

ROMAN

Bilan de couple **À la banque**
Je ne ressens plus rien pour toi
Le déclin **Remonter le temps**
double monnaie Titanic
Rien n'est plus permanent que le temporaire
WORK IN PROGRESS
État d'urgence **LA CRISE AVANT LA CRISE**
On ne couche pas ensemble
Un rien de quelque chose Un pays malade du concert
Tes blagues ne me font plus rire
Sauver le système
Peut-on vivre heureux dans un pays qui va mal ?
Le prix du rien **On n'a rien appris**
Et j'ai peur Merci goldman
Fais-moi confiance
La certitude que c'est fini entre nous
Je suis comme la livre
Faire faillite à la grecque La double vie
Tu ne connais rien à l'humiliation
Une vie de merde **Adib Y Tohme**
Le moment **Sauver notre couple**
Nous autres, crétiens ! Interdit de créer
Rumeurs **Beyrouth**
Un rêve de voyage Réconciliation
Le divorce

20.000 LL

éditions
noir blanc etc...

ADIB Y TOHME

WORK IN PROGRESS
La crise avant la crise

Roman

www.noirblancetc.com • editionsnoirblancetc@gmail.com

© Éditions Noir Blanc et Caetera, 2019.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

1^e édition, 2019.

Imprimé au Liban.

ISBN 978-9953-986-24-1

Conception graphique et mise en page : Jessie Raphaël Bali.

éditions
noir blanc etc...

À mon pays, vampirisé par ses citoyens.

Préface

Work in Progress est un ouvrage sur la période que nous traversons, celle de *La crise avant la crise*, une écriture du réel, de l'instant tel que nous le vivons chaque jour dans un *no man's land* psychologique, l'effondrement que nous voyons venir et qui impacte nos vies, nos sentiments et nos relations de couple. C'est une suite d'interrogations en cours sur le système qui façonne nos modes d'existence, nos pensées et notre avenir. Les monologues et les dialogues qui le composent reflètent nos peurs et nos états d'âme face à un monde qui vacille, rattrapé par la vacuité ambiante et la succession de signes angoissants annonciateurs de la tempête qui nous menace. Ils prennent la forme de paragraphes fragmentés et non pas linéaires, sans unité narrative, mais un enchaînement de ressentis qui s'expriment dans un espace vide comme sur une scène de théâtre. Le pays s'est mué en une immense pièce de théâtre. Mais ici ce ne sont pas les acteurs qui attendent en vain un certain Godot comme dans la pièce de Samuel Beckett, ce sont les spectateurs qui ressentent la présence obsédante de Godot et se demandent tout le temps si quelque chose de plus dramatique surviendra avant la fin du spectacle.

Ces textes décomposés sont comme les morceaux d'un miroir cassé qui sondent et reflètent la nature du système économique et ses effets pernicioseux sur notre vie intime,

notre solitude et notre manière d'aimer.

Ce livre a été écrit dans l'urgence, une urgence imposée par la succession rapide des événements, la situation financière qui va de mal en pis et le spectre d'un effondrement qui circule dans les têtes et qui peut à tout moment devenir réalité. Plusieurs de ces textes que vous lirez sont inspirés des écrits de Falk Richter, metteur en scène et auteur de pièces de théâtre contemporain, que j'ai eu la chance de découvrir lors d'un stage de théâtre au cours *Florent* à Paris.

LEVER DE RIDEAU

Who's there ? (Qui est là ?) : les premiers vers d'*Hamlet* introduisent les scènes qui vont suivre. J'imagine une situation où, par exemple, quelqu'un avance lentement dans le noir et se met au milieu d'un espace vide. Il entend une sorte de bourdonnement dans la salle et demande : *Qui est là ?* Vous êtes assis dans la salle déserte et sombre, et vous écoutez cette voix qui vous interpelle. Que répondriez-vous ? Quelle pourrait être la réponse à cette question ? Votre nom, tout simplement ? Que se cache-t-il derrière le masque de votre apparence physique – de votre nom ? Qui êtes-vous ? Qui sommes-nous ? Quelle est votre identité ? Quel est votre "moi" ? Correspond-il à votre profil *Facebook* ? *Qui est là ?* au sens de : qui est la personne devant nous ? Qui est l'autre ? Celui qui nous parle ? Qui sommes-nous ? Qu'est-ce qu'un être humain ? Qui suis-je ?

Vous pouvez tout aussi bien répondre : « *Personne, Monsieur, c'est moi* ». Comment cela pourrait n'être "personne" puisqu'il y a quelqu'un ? Pourquoi cette volonté de se dissimuler, de devenir transparent, d'être celui qu'on ne voit pas, de se confondre avec le mur, avec le noir, avec le silence qui vous entoure : « *Personne, Monsieur.* » Ensuite, j'imagine un acteur poussé sur scène sans connaître son texte, contraint d'improviser. Au bout de dix secondes de silence, il lance :

– *Allez-y criez !*

– ...

– *Mais hurlez bon sang, hurlez, je veux entendre vos cris, je veux voir si vous existez vraiment !*

– *Hi-han, hi-han.*

– *Non, je veux entendre des cris d'hommes, je veux vous entendre pousser des cris, des cris d'hommes blessés, des cris d'hommes humiliés, des cris d'hommes en colère.*

– *Hi-han, hi-han.*

– *Non, je ne veux pas entendre des braillements, mais des cris qui déchirent vos entrailles, des cris dont l'écho va résonner au-delà des murs de cette salle, des cris qui expriment que vous en avez assez d'être trompés, manipulés, méprisés.*

– *Hi-han, hi-han.*

– *Mais réveillez-vous bon sens, réveillez-vous avant qu'il ne soit trop tard, vous êtes des êtres humains et vous êtes capables de tout, du meilleur comme du pire.*

Acte I

Scène 1

ATHÈNES

La fiction dépasse la réalité. Je suis installé à Athènes et j'écris, sur tout et rien, sans ligne directrice. Le monde d'où je viens est celui que j'ai imaginé. Il me rattrape. L'écriture m'ouvre des portes, je ne fais que partir, muni d'une valise et d'un cahier, m'aventurer dans des instants que je n'ai jamais réellement vécus, dans des rencontres que j'ai jusque-là seulement pressenties. Je viens de loin et je ne fais que passer. J'écris n'importe où, sur la terrasse d'un café, dans le compartiment d'un train, sur un bateau, dans un avion, dans un aéroport, dans un taxi, le mouvement me donne des ailes et des idées. Je suis seul et je danse à mon propre rythme, même sans musique, déconnecté et heureux.

Scène 2

**RIEN N'EST PLUS PERMANENT
QUE LE TEMPORAIRE**

Je me suis trompé sur l'amplitude de la crise de la Grèce me dit Mikael, un armateur et financier grec, je croyais que ça n'allait pas durer, juste quelques mois et ce serait fini, mais ça a pris dix ans, tu t'imagines, dix ans, toute une génération sacrifiée ! Comme on dit chez nous, rien n'est plus permanent que le temporaire.

Scène 3

Là, on parle de sortie de crise.
De plans de sauvetage.
De mesures d'austérité qui prennent fin.
De la remontée du prix de l'immobilier.
Des obligations grecques qui réoccupent une place de choix.
D'une jeunesse qui retrouve le sourire.
D'un horizon qui se dégage.
D'un magnifique pays que l'on redécouvre.
Là, on espère une sortie de crise.
L'économie qui tire la finance.
Le tourisme qui booste l'économie.
La levée des restrictions sur les capitaux.

Scène 4

VENDRE INDÉFINIMENT DE LA NOURRITURE ET L'ACROPOLE

On ne peut pas continuer de vendre indéfiniment de la nourriture et l'Acropole. Ça ne marche plus comme ça. Les gens réclament davantage. On doit pouvoir offrir un sens, un but, une finalité. « *Tout le monde est en quête de sens* », rétorque son épouse Angelika, une très belle femme, à la fois douce, calme et qui assume pleinement sa cinquantaine. Chaque fois qu'elle parle, elle garde un instant un silence, un état intermédiaire au cours duquel son visage s'illumine par la pensée qui lui a traversé l'esprit et le moment où sa voix au timbre constant nous arrive. Ce décalage entre l'image et le son est émouvant, il indique une réserve, une prudence, voire un manque de confiance, peut-être même une timidité, mais une timidité vaincue par l'aura introspective qu'elle dégage. « *Seule la culture pourra nous sauver* », conclut-elle.

Scène 5

BILAN DE COUPLE

Angelika : *Tous les ans, à l'occasion de notre anniversaire de mariage, nous programmons invariablement un dîner en tête-à-tête avec un bon vin et nous prononçons la phrase suivante : « On arrête ou bien on continue ? »*

Mikael : *Rien n'est permanent que le provisoire. Le mariage représente pour nous un symbole de renouvellement et de liberté de choix. Avec le temps, chacun de nous évolue d'une façon différente, et ses attentes concernant son couple ne sont plus forcément les mêmes, d'une phase de vie à une autre. C'est la relation qui est primordiale. Il faut la sauver du piège du mariage en lui réinventant constamment une nouvelle forme.*

Angelika : *Chacun de nous deux possède son propre domicile dans lequel l'autre est toujours le bienvenu. Nos enfants savent qu'ils ont deux foyers et nous sommes heureux comme ça. Mikael, veux-tu renouveler cette nouvelle année avec moi ?*

Mikael : *Tant que je peux contribuer à faire de toi une meilleure personne, une femme épanouie et heureuse, tant que je t'aime, tant que tu veux de moi, oui, je veux poursuivre ma vie avec toi jusqu'au prochain anniversaire.*

Angelika : *Tant que je souhaite me dépasser encore et toujours afin de nourrir ma propre évolution et la tienne, tant que je sens que je suis aimée, je veux rester avec toi.*

Mikael : *Cela fait 20 ans que nous sommes mariés. Nous célébrons nos noces de porcelaine et à cette occasion, de façon exceptionnelle, nous avons dérogé à nos habitudes, et effectuons le bilan de notre couple en ta présence.*

Acte II Scène 1

BEYROUTH

Nous sommes entrés dans une zone de turbulences, dans un épais nuage brumeux, *un no man's land* dont nous ne cessons de sonder les magnitudes, et tenter d'en percer les murailles sans y parvenir parce que la partie immergée de cet "iceberg" est invisible ; cette partie construite à l'intérieur de nous, transmise de génération en génération, que nous portons dans nos gènes, à notre insu. Cette muraille n'est pas celle de la résignation, de l'impuissance ou de la servitude volontaire, elle est celle de la mise sous tutelle de nos émotions, de nos sentiments, de nos énergies, de nos désirs, de nos colères - de leur enfermement dans une sorte de chaos intérieur permanent réduisant nos peurs au refoulement silencieux.

Mais pourquoi ce silence ? Tout simplement parce que nos peurs effraient beaucoup de monde à commencer par nous-mêmes. Ensuite, elles font peur à ceux qui appréhendent qu'elles nous mettent en mouvement, qu'elles nous poussent à nous rassembler enfin autour d'une bataille à laquelle l'adhésion serait unanime. Car la peur, comme toutes les émotions, est contagieuse : elle est le premier véhicule de tout changement, qu'il soit personnel ou collectif. La priorité est alors d'instrumentaliser la peur, de la domestiquer et de la fourvoyer dans des sentiers

escarpés, n'importe où, au point de lui faire perdre sa raison et son sens. Puis, arrive le moment où par épuisement et par désillusion, nous décidons de baisser les bras, de renoncer, ou tout simplement de nous laisser submerger par l'immobilisme jusqu'à ce que nous nous écroulions comme des châteaux de sable en nous disant, avec nos tronches de petits hommes prétentieux arrogants et aveugles, qu'il n'y avait pas une alternative crédible. L'écroulement de notre monde intérieur, irréversible et brutal, servira de détonateur qui entraînera avec lui l'effondrement de ce monde extérieur qui ne nous ressemble plus.

Scène 2

L'homme :

J'aimerais tant que mes mots traduisent la réalité de ce que je ressens pour toi et qu'ils ne soient pas seulement les traces des émotions qui ont traversé mon âme et que je n'arrive pas à extirper.

Là-bas, quelque part sur l'autoroute qui mène à la capitale, entre un grand camion et un autobus, un jeune homme coincé dans sa voiture avance lentement, plein d'espoir et d'enthousiasme. Il se dirige vers le lieu où il doit effectuer son premier stage.

Quelque part sur l'autoroute, le jeune homme surfe sur les réseaux sociaux, *Facebook, Instagram, WhatsApp.*

« Je ne vois pas la télé. Je ne lis pas les journaux. Je suis l'actualité par le biais des posts que je parcours rapidement sur Facebook ainsi que les messages envoyés par mes amis sur WhatsApp. J'observe ce qu'ils postent. Je déroule le fil de l'actualité, je ne lis pas l'intégralité des articles, juste les titres, je like, je partage, je m'indigne, je réplique, on me répond, je me fâche et puis j'oublie, et ça recommence. Ce putain de flux d'information de merde ne s'arrête jamais, ça me donne envie de vomir. »

Là-bas on parle de crise.
 De crise économique.
 De crise financière.
 De décomposition du pays.
 De crise sécuritaire.
 De crise politique.
 De la chute de la démocratie.
 Là-bas on parle d'effondrement.
 Sous toutes ses formes.
 La confiance s'effondre.
 La monnaie s'effondre.
 La culture s'effondre.
 L'intelligence s'effondre.
 Mais les miracles se multiplient.

La femme :

*Où es-tu ?
 Pourquoi n'as-tu plus appelé ?
 Où as-tu disparu ?
 Pourquoi n'écris-tu pas ?
 Pourquoi n'écris-tu jamais plus ?
 Pourquoi ton statut WhatsApp affiche toujours busy ?
 Et pourquoi tu ne regardes plus mes stories sur Instagram ?
 DON'T BE ANGRY AT ME! C'est un peu difficile en ce moment !*

L'homme :

La dernière fois que je t'ai "whatsappé", je t'ai dit combien tu me manquais et tu m'as balancé un smiley-bisou-cœur. J'ai alors compris que je ne comptais pas pour toi.

La femme :

Je ne t'ai pas menti, mais tu as raison, je ne t'ai pas tout dit. Ma vie est un effroyable bordel.

L'homme :

J'aimerais tant pouvoir t'exprimer ce que je ressens envers toi. Que tu puisses venir vers moi sans avoir à prononcer des mots pour disparaître ensemble dans un pays idéal ; un pays où nous ne serons pas tenus de ressasser en boucle nos espérances déçues, nos angoisses et nos opportunités manquées.

Quelque part sur l'autoroute un jeune homme bloqué dans sa voiture observe les visages déprimés et résignés des autres automobilistes. Il attend le passage d'un large convoi d'une vingtaine de véhicules, puis avance par

à-coups, rempli d'espoir et d'enthousiasme vers le lieu de son premier stage.

L'homme :

J'aimerai tant te tenir la main et nous promener ensemble dans les ruelles d'une petite ville sur les bords de la Méditerranée. Dès que j'arrive quelque part, j'ai toujours l'impression de partir de nouveau. Nous partirons tous les deux. Chaque départ est une promesse.

Quelque part sur l'autoroute, le jeune homme est bloqué entre des fast-foods, des stations-service, des expositions de voitures neuves et usagées et des centres commerciaux, qui se ressemblent tous. « *Et il y a surtout cette merde publicitaire, résultat de plusieurs nuits blanches d'enculés dopés à la cocaïne ayant pour seul but de polluer le paysage. J'aimerais bien mettre des œillères pour ne pas voir ce bordel* ».

Il y a l'extérieur agressif, violent, chaotique et bruyant.

Il y a l'intérieur qui est plongé dans son propre chaos, le bordel est partout.

La femme :

Pourquoi ne suis-je pas capable de vaincre ma propre négativité ? Pourquoi ne puis-je pas juste te faire confiance, te croire et accepter que tout soit beau ? Pourquoi je ne peux plus me faire confiance ? Qui es-tu ? Qui suis-je ?

L'homme :

C'est juste une mauvaise passe. Tu es une femme extraordinaire.

La femme :

Je suis une femme ordinaire qui n'intéresse plus personne et qui ne fait plus confiance à personne, perdue dans une ville qui s'étouffe, dans un pays qui chavire. Je n'arrive pas à me passionner. Tout m'intéresse, mais rien ne me retient. Je suis bonne en tout, mais je n'excelle en rien. Je ne m'aime pas. Et je n'aime personne. J'aime souffrir et j'ai appris à couper court à mes émotions. C'est ma façon de me protéger.

L'homme :

*Pourtant c'était bien entre nous.
Et on se regardait dans les yeux.
Nous échangeons des regards.
Pas n'importe quels regards.
Des regards de gens qui s'aiment.
Et tu étais à l'aise.
Je m'en suis bien rendu compte.
Tu jouais avec tes cheveux.
Et tu souriais.
Et tu souriais beaucoup.
Quelle erreur ai-je faite pour que tu te rétractes soudain ?
Je ne comprends pas !
J'essayais de t'impressionner, mais tu ne m'écoutais plus. Je le voyais bien.*

La femme :

Je ne suis personne, juste une simple potentialité.

*J'ouvre un volet et je regarde par la fenêtre.
 Je cherche tes yeux, mais je ne les trouve pas.
 Peut-être que j'ai tout oublié.
 Peut-être que je ne découvre rien.
 Et peut-être que tu es dans mon champ de vision, mais que
 tu ne bouges pas et que je ne te vois pas.
 Es-tu vraiment ce que tu prétends être ?
 M'aimes-tu vraiment ?
 Est-ce que je ne suis qu'une parenthèse ?
 Est-ce que ça vaut le coup toute cette histoire avec toi ?
 En termes de "retour sur investissement" es-tu une bonne
 opportunité ?
 Quelle sera ta valeur ajoutée ?
 Suis-je en train de tout foutre en l'air avec ce que je fais ?
 Suis-je sur le point de m'engager dans une autre impasse ?*

L'homme :

*Si tu lis ces mots, c'est que je ne suis plus là. Je ne suis plus
 preneur. Ceci est mon dernier message. Je fais partie de
 "ceux qui ne sont rien", comme on dit, et le pire, c'est que je
 croyais avoir réussi à être "quelqu'un" pour toi. Au moins,
 ceux qui ne sont rien, eux, le savent. Ils n'ont pas de remords,
 on ne les entend jamais se plaindre. Mais croire qu'on est
 quelqu'un, et découvrir qu'on n'est rien est un affront qu'on
 n'arrive pas à surmonter, une confiance qu'on est incapable
 d'accorder. C'est en quelque sorte perdre deux fois. IL VAUT
 MIEUX ALORS QUE JE DISPARAISSE.*

La femme :

*Pourquoi je n'arrive plus à te rejoindre ?
 Pourquoi m'as-tu bloquée ?*

*Est-ce que tu ne lis plus mes messages, ou fais-tu simplement
 semblant de ne pas les lire ?*

Bloqué sur l'autoroute dans sa voiture, le jeune homme
 fredonne allègrement la chanson *All you need is love..*
All you need is love
All you need is love
All you need is love, love
Love is all you need.

Acte III

Scène 1

SAUVER LE SYSTÈME

Sauver le système. Mais ce foutu système ne peut plus être sauvé. Il est déjà en train de s'effondrer, et il est aujourd'hui en phase de désintégration totale. Ce foutu système repose essentiellement sur la création de valeurs fictives par la destruction de valeurs réelles. Il s'agit de transformations, tout ce qui est réel est remplacé par le virtuel et celui-ci va disparaître à son tour, puisqu'il n'a jamais existé à l'origine, sans gravité, sans sens, sans fondement ; il va s'évaporer comme un mirage, comme une nuit d'ivresse, ou comme une phase maniaque qui se transforme ensuite en une phase dépressive, de fatigue, d'hébètement, de retour vers soi, d'une quête de soi qui peut te laisser bloqué pendant des années sans savoir ce que tu veux, de quoi tu es capable, qui tu es, tu restes juste là à ne rien faire, à avancer à petits pas, derrière ton pare-brise et devant ton écran, à regarder le chaos extérieur, parmi des gens démoralisés par leur quotidien, dans l'un des endroits les plus bondés et les plus chers de la planète, à te demander pourquoi tu t'avances pas, de quoi sera faite ta vie, le temps qu'il te reste ; à attendre comme ce stagiaire assis derrière le volant de sa voiture sur une autoroute dévastée, dans un quartier pourri, où les odeurs nauséabondes culminent dans un décor ciselé de montagnes de déchets. Il craint de manquer d'essence parce que les distributeurs de

carburant font la grève, mais il attend et attend encore et respire, épuisé, dégoûté et il ne fait que se mentir sur la réalité de ses motivations ; et personne n'avance parce qu'il y a trop de voitures sur cette autoroute en décomposition et que le pays ne peut plus se payer des infrastructures de qualité ni des moyens de transport communs ni des services publics ni de s'approvisionner en carburant et en blé par manque de devises. L'État a placé tout son argent dans une tentative désespérée de sauvetage de la livre libanaise et du maintien de la paix sociale mis en danger par la corruption généralisée ; et que l'argent promis à la conférence CEDRE n'est toujours pas rentré, tout simplement parce que les dirigeants qui sont normalement censés gérer le pays et dont le travail est d'établir un budget et de veiller à ce que tout fonctionne normalement, comme dans un pays normal, persistent à agir comme une bande d'adolescents gâtés, incontrôlables, irresponsables, corrompus et terriblement avides.

Scène 2

SAUVER NOTRE COUPLE

Il faut sauver notre couple. Le couple ! Mais que signifie ce mot qui nous renvoie inlassablement à toutes nos incapacités à vivre ensemble. Et moi ? Est-ce que j'existe en dehors du couple ? As-tu pensé à moi en dehors du couple ? À mes aspirations en tant que femme ? Sauver le couple équivaldrait à tuer la relation. M'épanouir avec toi et t'aider à évoluer en tant qu'homme est pour moi plus important que le couple. D'ailleurs, le couple pour toi représente la conquête de nouveaux territoires et possessions, alors que pour moi il est question de partage et dépossession de soi. Il faudrait se mettre d'accord sur la notion de couple. Le couple c'est en quelque sorte la communauté qui tue le citoyen et qui abrutit l'individu. Le couple est une fiction.

Scène 3

LE CASSE DU SIÈCLE

Je ne sais pas à quel moment une crise n'est plus une crise, quand le temporaire n'est plus qu'une sensation obsolète et que la chute devient inéluctable. À quel moment résister, s'indigner, se plaindre lorsque ceci ne sert plus à rien. À quel moment adopter la seule attitude sensée qui est celle de s'asseoir confortablement et d'observer, juste observer. Le jeu là-bas est tellement truqué qu'il peut se poursuivre sans joueurs, sans économie, sans gouvernement, sans pays. La fraude est si évidente qu'il serait vain de tenter de comprendre le fonctionnement du système et/ou de prédire son effondrement.

Scène 4

UNE FRAUDE

A : *Une fraude, mais quelle fraude ?*

B : *Une grande pyramide de Ponzi.*

A : *Sois plus précis.*

B : *Envoyez vos dépôts pour rémunérer les intérêts des anciens dépôts. Déposants cupides, envoyez vos dépôts et on vous garantit des intérêts exorbitants. On va faire beaucoup d'argent ensemble.*

A : *Et à quoi sert l'argent ?*

B : *À rémunérer l'argent, à rien de plus, les entrants paient les sortants.*

A : *Et si l'argent n'entre plus ?*

B : *La pyramide s'écroule.*

A : *Et où va l'argent ?*

B : *Il se volatilise dans les poches des déposants qui sont sortis les premiers et dans celles des fraudeurs.*

A : *Et quoi encore ?*

B : *Tout ce qui se passe, la crise, le système, la crise du système... Tous les canaux de détournement de l'argent public vers les poches privées...*

A : *Les deals ?*

B : *Entre autres.*

A : *Les intérêts ?*

B : *Aussi.*

A : *Les commissions ?*

B : *Sûrement !*

A : *Ça ressemble trop à une arnaque...*

B : *... Pour ne pas être une vraie arnaque. Une vraie arnaque doit ressembler à une arnaque. Il faut du glamour, du bling-bling... Autrement les gens ne se font pas avoir.*

A : *Si ça ressemble à une arnaque.*

B : *Les gens se font avoir quand même alors qu'ils savent que c'est une arnaque. Les gens sont attirés par l'odeur de l'arnaque.*

A : *Si ça sent l'arnaque.*

B : *Ils y croient et se font avoir.*

A : *Sinon ?*

B : *Ils n'y croient pas et ne sont pas intéressés. C'est comme ça, on ne sait pas encore pourquoi. Il y a toujours ceux qui voient (la réalité) et ceux qui croient (au mirage)...*

A : *Mais ici l'arnaque aura des conséquences monumentales.*

B : *La casse du siècle...*

A : *Qui va payer le prix ?*

B : *Ceux qui y croient... par cupidité, par désespoir ou par simple besoin de survie.*

Scène 5

DON'T GET ANGRY AT ME!

Don't get angry at me!

Colère contre quoi ?

Qui es-tu ? Qui es-tu pour moi ? Qui suis-je pour toi ?

Je suis en colère, mais pas contre toi.

Colère contre quoi ?

Colère contre tout ce qui blesse, tout ce qui détruit, tout ce qui manipule, tout ce qui dénature, la fausseté des sentiments, la lâcheté, le mensonge, la violence, le mépris, l'indifférence, l'oubli, leurs moues souriantes, leurs attitudes arrogantes, leurs mots intacts, vieux et sûrs d'eux-mêmes, l'égoïsme, ce putain d'égoïsme qui a tout foutu en l'air.

Colère contre moi-même, contre mes propres sentiments, l'image que j'ai créée de toi et que je n'arrive pas à effacer, mon imagination qui erre dans toutes les directions et qui construit une illusion.

Et l'illusion ne s'oppose pas à la réalité.

Elle en est une autre, plus subtile, plus pernicieuse, qui enveloppe la première du signe précurseur de sa disparition.

Je suis en colère.

De ne pas être parti plus tôt, d'être forcé de dégager trop tard.

Scène 6

REMONTER LE TEMPS

J'aimerais bien pouvoir remonter le temps et appuyer sur pause. Et après pause, changer de pays. Je suis une sorte de dommage collatéral. J'aurais dû m'en aller plus tôt. Là, je suis coincé, trop lourd, trop âgé pour tout recommencer ; je n'ai plus de marges de manœuvre et la testostérone qui jaillissait il y a vingt ans est aujourd'hui réduite à un simple filet. À force de résister et de me raidir plutôt que de plier, à l'image du roseau devant l'évidence des événements, je me suis cassé.

Acte IV
Scène 1

LE DÉCLIC

C'est un moment compliqué comme le sont tous les moments de rupture et d'incertitude. C'est ce qu'on appelle un entre-deux. La crise avant la crise. Puis on se laisse aller et brusquement on s'en fiche et on oublie. On n'attend plus, on ne pense plus, on ne souffre plus et on passe à autre chose. D'ailleurs comment s'appelle le moment précis où on bascule de l'obscurité à la lumière, de la dépression à l'euphorie, de la méfiance à la confiance, de la torpeur à l'action, de la souffrance amoureuse à l'indifférence, pour enfin s'adapter à une nouvelle réalité ? Le moment précis où une transition majeure se produit dans notre cerveau et on voit soudain l'autre et le monde d'une autre façon ?

Scène 2

LA DOUBLE VIE

Tout était silencieux et je continuais à tourner en rond dans un cercle que j'avais moi-même tracé. Mes émotions se brouillaient peu à peu, et tout à coup, tout était parti et il ne restait plus rien, rien ne restait en moi. Je continuais à tourner en rond et tout à coup, je me retrouvais dans un état de folie dépressive et je naviguais d'une crise à l'autre, habitée par des pensées obsédantes, des ruminations, un stress chronique, une hypervigilance et une attitude d'évitement et d'abstraction. J'étais une femme trompée. Son infidélité n'était pas une relation accidentelle ni l'accident qui se répète ni la multiplication des "accidents". Non. C'était une double vie qu'il menait avec son ex bien avant notre mariage. Un soir, j'avais fouillé dans son smartphone et j'avais trouvé des messages louches. J'avais alors appelé le numéro duquel étaient issus ces messages et j'ai reçu le choc en pleine figure. Double vie comme les deux rails d'un train, vies parallèles qui sont supposées ne jamais se rencontrer, double mensonge aussi : il avait affirmé à son ex qu'il n'avait pas d'enfants et que nous étions en instance de divorce.

Tout le monde savait sauf moi. La femme cocue est toujours la dernière à savoir.

Comment a-t-il pu m'assurer les yeux dans les yeux

qu'il était incapable de me tromper alors qu'il avait une maîtresse depuis onze ans ?

Le monde idéal dans lequel je pensais vivre s'est trouvé complètement chamboulé et l'histoire de ma vie a soudain volé en éclats, au point qu'il m'était impossible d'en recoller les morceaux. J'ai vécu une période atroce, encaissant les coups, l'un après l'autre. Et tout ça me déchirait, une déchirure profonde, permanente, insupportable, une blessure dans ma dignité de femme. Je n'étais qu'une blessure qui saigne, une tristesse, une souffrance. Rien n'existait plus en dehors de cette souffrance. Je n'arrivais même pas à pleurer. Quand il me voyait dans cet état, il me disait que j'inventais des histoires et me conseillait d'aller me soigner, d'aller voir un psy. Je l'entendais à peine. J'étais tétanisée par son manque d'empathie, par son refus de me comprendre, par son déni existentiel atroce. Je continuais ma vie en noir et blanc comme une bête traquée, dotée d'un instinct toujours à l'affût d'un danger qui guette. J'avais parfois envie de disparaître complètement. De tout abandonner, maison, enfants, tout. « TO DISAPPEAR COMPLETELY » était pour moi le seul moyen de survivre. Je m'étais alors complètement déconnectée de tout, de mes désirs, de mes émotions, j'avais l'impression de devenir un pauvre sac d'os que la vie avait quitté.

Scène 3

Puis nous avons fait un deal, celui de vivre ensemble, mais seuls, chacun terriblement seul. Nous sommes devenus deux étrangers vivant sous le même toit. Chacun sa vie, vivre à côté pour donner l'impression de vivre ensemble dans un désert sentimental total.

Scène 4

UNE ÉPAVE

Soudain, le ciel s'est obscurci.

Très sombre, à l'intérieur et à l'extérieur, immobile...
comme si quelqu'un m'avait dévoré l'âme... et maintenant
je me regarde en face, j'ai peur.

En triant mes affaires, je tombe sur les albums de ma
jeunesse.

J'écoute les albums.

Seule dans la maison.

Soudain quelqu'un me désigne en riant : « *Quelle épave
tu fais !* », et je me mets à pleurer, de façon complètement
incontrôlée, et...

Je demande angoissée : « *Qu'est-ce que tu dis ? De quoi ai-je
l'air ? Qu'est-ce que tu es devenue ? Tu n'es plus cette jeune
fille pleine de gaieté et de poésie, je ne me reconnais plus en
toi. Mais ça ne fait rien. Ça va passer...* »

Et chaque chanson que je passais me renvoyait à une scène
de ma vie d'avant.

À un ancien amour, la mémoire émotionnelle qui se réveille.
Une joie de vivre comme cela ne peut pas mourir dans la
tristesse...

Le désespoir le plus extrême et la joie se mêlent, pour
exploser quelque part ?

Je ne sais pas...

Et je commence à bouger, à danser, à tournoyer sur moi-
même.

À danser désespérément vite, de plus en plus vite.

Et, à pleurer, de plus en plus fort, et...

Et quand je me suis jetée sur le canapé, ma tête bruissait,
de toutes les couleurs, comme un choc, une explosion.

UN DÉCLIC.

La musique coulait, et j'étais seule, et je ressentais des
énergies puissantes traverser mon corps sans le moindre
effort, comme si elles voulaient s'échapper hors de moi, à
travers moi, puis se débarrasser de moi, de ce que je suis
devenue.

Instinct de survie, je ne sais pas !

Et la petite fille que j'étais me souriait et m'indiquait une
petite lueur dans l'obscurité.

Et voilà qu'il commence à disparaître de mes pensées.

Je ressens la chaleur de mon corps, mon désir de femme
gelé pendant des années.

Puis je me couche sur le canapé et je me sens délivrée.

De cette béance sentimentale qui me remplissait de vide.

De la déconnexion du réel longtemps pratiquée comme
l'unique moyen de survie.

De la colère, la peur, la honte, la culpabilité.

JE NE L'AIME PLUS !

Je ne l'aime plus, je suis sûre.

Je veux foutre le camp. Il le faut. Je n'ai pas le choix. Il m'a
poussée jusque-là. Mes jambes sont raides, quelques gouttes
de sueur perlent sur mon front. J'ai des grains de sable dans
les yeux. J'ai froid malgré la couette, malgré la chaleur et la
pesanteur de la nuit. Quelque chose ne tourne pas rond du
côté de mon ventre, je ne sais pas si c'est vraiment le ventre,

je ne l'ai jamais vraiment su ; mais quelque chose se passe là... ici. Un pincement, une sorte de vertige, de vide, ce n'est rien, peut-être, c'est difficile à décrire comme il m'est difficile de décrire la réalité de ma situation, là, maintenant, ce que je ressens en détail, cette gêne, une gêne ? Oui, enfin, non, une douleur, voyez-vous ? Une petite douleur, un pincement, un élanement qui surgit de temps en temps, là, oui, à cet endroit. Une gêne ? Par alternance, mais ça fait mal, une sensation d'étouffement, une sensation étrange, qui tape, qui pique, qui brûle et puis elle disparaît. Suis-je claire ? Est-ce bien ça ? Comprend-il ? À quoi bon, il ne comprend pas, il ne comprendra pas. Il ne veut pas comprendre. Il n'a rien compris. Pour lui tout allait bien. Tout va bien. Tant pis, ça passera. Ce n'est sans doute pas très grave. Je sens une petite décharge électrique, qui secoue mon bas-ventre, me donne une sensation de nausée, tu sais. Un terrible sentiment de vide intérieur, indéniable, persistant. J'ai l'impression de me trouver dans une lente chute libre, comme si ma vie perdait son sens jour après jour, puis voilà que tout s'accélère et devient incontrôlable. Comme quand on est à bord d'une montagne russe, et que d'un coup on redescend très vite ; une chute qui laisse notre cœur en haut et qui ne nous rejoindra que plus tard, ou peut-être jamais, ou peut-être qu'il poursuivra sa chute et se fracassera à terre. Je retiens mes larmes. Tu vois ? Non, tu ne peux pas comprendre, toi non plus. Peu importe. Tout cela n'a aucune importance. Si tu m'observes de l'extérieur, tu ne comprendras pas. Ce qui compte pour moi, maintenant, c'est de ne pas faire marche arrière. Je vais lui envoyer les papiers du divorce.

Scène 4

DUBAI

Cluster A, cluster B. Cluster C, D... Z. Tous les bâtiments ne se ressemblent pas, mais à l'intérieur, ils sont tous les mêmes. Ce n'est qu'une affaire de déguisement, de façade. J'entre dans le bâtiment.

Give me your ID please.

Je m'exécute et je signe.
 La même réception au milieu, des tourniquets de contrôle avec caméras de surveillance à gauche et un café à droite.
 Les mêmes ascenseurs bondés.
 Les mêmes visages qui regardent dans le vide. Je ne connais personne.
 Des couloirs interminables à la moquette épaisse.
 Le gris partout.
 Vingt-cinq bureaux à chaque étage.
 Des acronymes sur les portes.
 Quatre enseignes à chaque porte.
 Je cours le long du couloir.
 Je regarde ma carte magnétique.
 J'entre dans un bureau.
 Un open-space avec des cloisons vitrées.
 Je ne connais personne.
 Personne ne me connaît.
 Sourires de façade.

Où suis-je ?

Est-ce le bon cluster, le bon bâtiment, le bon étage, le bon couloir, est-ce que c'était à droite ou à gauche de l'ascenseur et surtout : EST-CE LE BON BUREAU ?

Je m'en fiche !

Tant qu'il y a une prise de branchement et une machine à café !

Je pourrais être partout, *Starbucks, Costa, Nero Café.*

Tant que je suis assis en face de mon ordinateur portable.

Je pourrais être partout.

Mon portable sonne.

Des messages de n'importe qui.

Sauf de toi...

Pourtant j'ai bloqué ton numéro.

Mais tu peux toujours trouver un moyen de me contacter.

J'ai envie de t'oublier.

Mais je prie de ne jamais pouvoir t'oublier.

Acte V

Scène 1

VENDRE INDÉFINIMENT DE LA NOURRITURE ET DE LA DETTE

On ne peut pas continuer de vendre indéfiniment de la nourriture et de la dette. Ça ne peut plus continuer comme ça. Les gens demandent davantage. On doit pouvoir offrir un sens, un but, une perspective, une finalité. On doit encourager la culture. On doit subventionner les artistes, les créateurs, les innovateurs. On doit faire tomber les murs, faire tomber les rentiers, les profiteurs, les prédateurs. Ces salauds de prédateurs qui ont volé et défiguré le pays. On fait tout le contraire. On subventionne les imams et les curés, les députés, les politiques, les banques avec l'argent des contribuables, mais pas les artistes. Et au lieu de les laisser tranquilles, on s'acharne sur eux.

INTERDIT DE RÊVER !

Scène 2

INTERDIT DE CRÉER

Être entrepreneur pour un Libanais, c'est acheter pour vendre avec une marge de profits, puis racheter pour revendre avec une marge encore plus grande. Comme la production n'est pas suffisante, l'entrepreneur importe, et comme le pouvoir d'achat n'est pas suffisant, le consommateur emprunte ou s'expatrie pour rembourser l'emprunt et le prix des produits importés. La marge de l'entrepreneur est la partie réelle du PIB. Et cette marge doit circuler à l'intérieur des frontières et payer les loyers, les salaires, les frais de transport. Le travailleur étranger transfère les flux d'argent reçus vers l'extérieur et cela affecte négativement la balance de paiements. C'est une question de balance de paiements, ce qui entre et ce qui sort du pays. Il faut mettre des barrières à la sortie, pour conserver des réserves en dollars et être capable de maintenir la valeur de la monnaie locale face au dollar. Ce n'est pas du racisme ni du populisme, c'est un calcul de boutiquier. Comme quoi, dans la vie, tout est lié à tout.

Scène 3

FAIRE FAILLITE À LA GRECQUE

Le Liban ce n'est pas la Grèce. Le PIB ou la richesse produite comprend les transports en commun, les communications, les écoles, les universités, les hôpitaux, l'eau, l'électricité, les infrastructures, toutes les activités fournies par le secteur privé parce que l'État n'existe pas. Le PIB se nourrit du manque d'État.

SI L'ÉTAT EXISTAIT, LE PIB S'EFFONDREAIT.

Scène 4

UN PAYS MALADE DU CONCERT

Il imaginait son visage comme celui d'un mouton, et il imaginait aussi sa voix bêlante comme celle d'un personnage du roman *1984* de George Orwell. Il débitait ses vociférations contre les nouveaux pêcheurs : cette fois-ci un groupe de rock alternatif, et menaçait du recours à la force si jamais le concert de musique avait lieu. Ils ont blessé nos sentiments religieux se rallient-ils en écho sur les réseaux sociaux. Le pays, c'est l'émission de télévision « Intervilles » : la moitié des gens tire dans un sens, l'autre moitié dans l'autre. L'inculture est là, à son paroxysme. La haine aussi. Les posts sur *Facebook* se sont alors mués en de véritables bêlements de moutons et, pour un instant, les profils se sont transformés en un troupeau virtuel de moutons. Les moralisateurs fulminent de rage et l'expriment ouvertement, mais les arguments, l'ouverture d'esprit, l'intelligence, la tolérance manquent cruellement dans cet inutile vacarme médiatique. Le concert est annulé par « crainte d'effusion de sang ». Des partis politiques, aux autorités religieuses, ils sont tous subventionnés par l'État pour protéger les pauvres dévots si vulnérables, de la tentation musicale qui menace. Les artistes, eux, se doivent de se débrouiller tout seuls, désormais confrontés à la précarité grandissante du milieu ambiant, avec leurs propres moyens, pour créer et promouvoir leurs œuvres. Le pire suivra, car, quand une religion devient

une "identité" et non plus une foi, elle mute, devient susceptible et réagit violemment à toutes les différences. Dans un pays aux identités religieuses multiples, cela ne présage rien de bon. Les chrétiens et les musulmans sont tous dans la même galère. Qui restera alors sur scène ? Sans doute des concerts sans musique, des rictus, sous forme de grimaces, censés représenter des sourires, des mots pour ne rien dire... dans l'assistance, des conversations hypocrites et insipides, du style, « ça va ? », « ça va grâce à Dieu », « tu nous manques » ou « il faut qu'on se voie un de ces jours » avec un ton mielleux ou des smileys, des « bonnes journées » et des prières distribuées à tout-va sur *WhatsApp* pour exprimer son "amour du prochain". En parallèle se joue l'avenir de milliers de jeunes dont la vie est mutilée et l'avenir cloisonné et qui ne rêvent que d'une seule chose : partir.

Scène 5

La solitude, c'est vivre parmi tous ces abrutis qui ne vous demandent que de dissimuler vos pensées et d'afficher un masque.

Scène 6

La vérité ?

Ce que j'avais à dire ;

Je crois l'avoir dit ;

Je crois l'avoir écrit ;

Ce n'est pas ce que tu écris qui est important ;

Mais ce que tu omets d'écrire ;

Ce que tu veux cacher ;

Et qui va te hanter toute ta vie.

Acte VI
Scène 1

JE NE RESSENS PLUS RIEN POUR TOI

Juste une chose avant que je parte. Naia, je t'en prie, soit honnête ! Tu as perdu tout sentiment pour moi ?

Tu veux que je sois tout à fait honnête ? Je ne ressens plus rien pour toi. C'est fini. Je me suis séparée de toi, il y a six ans déjà. Je ne cherchais que le moment approprié pour te le dire sans te blesser. Je ne voulais pas te faire mal. Puisque c'est toi qui as pris l'initiative, tant mieux. Une relation c'est comme un fil élastique. Le premier qui lâche blesse fortement l'autre. Il vaut mieux quitter que d'être quitté.

Scène 2

TES BLAGUES NE ME FONT PLUS RIRE

Mais ça n'a rien à voir avec toi. Tes blagues ne me font plus rire. Ils amusent les autres, mais plus moi. Elles ont un ton moralisateur et plaintif. Je ne peux plus entendre ta morale et tes reproches. Comment pourrais-je continuer à rire des mêmes plaisanteries, alors que je suis moi-même devenue si différente ? Ça n'a rien à voir avec toi. C'est juste moi qui ai changé.

Pour le pire.

Quoi ?

Pour le meilleur et pour le pire. Le meilleur pour toi et le pire pour moi, c'est tout ce qui reste entre nous.

Scène 3

Méfie-toi de la monotonie et de la moutonnerie : elles sont mères de tous les vices.

Scène 4

**LE PRINCIPE DU BAL
C'EST L'ÉCHANGE DE PARTENAIRES**

Cela fait 30 ans que je danse sur la même musique avec les mêmes gens, 30 ans, rien n'a changé sauf les couples. Ils ont seulement échangé leurs partenaires comme dans un bal qui dure depuis déjà 30 ans. WE ARE THE CHAMPIONS, MY FRIEND, ils s'embrassent, se saluent, se congratulent, se câlinent, sondent les partenaires potentiels et trinquent à la santé de Beyrouth, mère du monde, YA BEYROUTH, OUM EL DUNIA, YA BEYROUTH, rien n'a changé, aucune ride, les visages lisses, uniformes, les silhouettes sveltes, limite anorexiques, et voilà que leurs enfants dansent aussi avec eux, et prennent la relève, pour au moins 30 ans. Danser malgré tout, danser après tout, danser sans cesse, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à atteindre ce point précis où la danse crée son propre monde qui échappe au temps de la réalité.

Scène 5

UN RIEN DE QUELQUE CHOSE

Je fais semblant de dormir quand il rentre. J'ai le dos tourné du côté opposé où il se couche. Il se glisse dans le lit et pose un bras pesant sur moi, de cette lourdeur familière lorsqu'on a bu des dizaines de verres de trop. Je me secoue pour me dégager, mais il s'est déjà assoupi et il commence à ronfler, empestant l'alcool. Je me lève du lit et j'entreprends de fouiller les poches de son pantalon, jeté n'importe comment, par terre. Je le ramasse et une boîte de préservatifs entamée en tombe. L'écran de son téléphone s'allume et un message s'affiche sur son *WhatsApp*. Je vérifie ses correspondances. L'historique des conversations affiche au tout début, il y a à peine 30 minutes, le nom de Mayra avec le portrait d'une femme en noir et blanc. Je clique dessus pour lire les messages, mais je ne trouve rien. J'ai la tête qui tourne subitement. Ça se passe ici et maintenant, ce que j'attendais en permanence depuis que nous vivons ensemble. Il y a eu quelque chose avec Mayra, mais ce quelque chose, ça ne peut pas être rien. Un rien c'est déjà quelque chose sinon pourquoi ce rien existe-t-il ? Pourquoi ce rien a été créé en effaçant ce quelque chose ? Et c'est quoi ce quelque chose qui est né d'un rien ? Je ne veux pas lui demander des explications parce que je connais ses réponses par cœur. Il va me dire : « *Mais un rien par définition ce n'est rien* ». Il va ajouter qu'il a trouvé les préservatifs dans la boîte à gants de la

voiture et qu'ils étaient sûrement pour nous. Puis il va se taire. Et ne voudra plus rien entendre. Je m'étale sur le lit et je songe à la platitude du piège conjugal dans lequel nous nous sommes engouffrés, et au bout de cette perspective monotone et sans issue, j'aperçois ma propre image, l'image d'une femme qui n'attend plus rien et à qui il n'arriverait jamais plus rien. Une femme qui s'enferme dans un monde fictif, où elle s'interdirait même de penser pour ne pas affronter son insupportable réalité.

Scène 6

LA CERTITUDE QUE C'EST FINI ENTRE NOUS

On n'a pas fait l'amour. Il m'a baisée comme un porc. En fait, moi, je n'ai rien fait, j'ai seulement écarté les jambes, la tête absente, et j'ai laissé faire. Je n'arrivais pas à jouir. Il ne m'a rien demandé. Il a assouvi son désir et s'est rendormi. Je n'ai rien ressenti, sauf une vague sensation de dégoût et la certitude que c'est fini entre nous. J'avais l'impression d'être son *sex-toy*, une sorte de poupée gonflable.

Scène 7

ON NE COUCHE PAS ENSEMBLE

Il faut être deux pour accepter de ne pas faire l'amour. Il faut être deux pour accepter d'être malheureux ensemble. Moins on fait l'amour, moins l'envie est là. La pulsion sensuelle s'autoalimente un peu à la manière d'une batterie.

Mais on est heureux ensemble. On a juste remplacé l'amour par l'envie que nous éprouvons de partager les mêmes passions.

Et quelle passion partagez-vous ensemble ?

(Silence)

Ils se regardent. Ce n'est pas important.

Scène 8

**TOUT CE QUE J'ATTENDS DE TOI
C'EST UN PETIT RIEN**

compte un peu plus chaque jour que le fossé entre nous est si grand, qu'il ne reste plus rien à dire, rien à faire, rien à espérer. Et je ne veux plus rien espérer.

Une femme demande peu de choses, juste un regard, un sourire. Tout ce que je demande de toi c'est un sourire. M'accuser de tous les maux et me rendre seule coupable de l'échec de notre relation ne va rien arranger. S'il reste une chance pour nous en sortir, il t'appartient de la saisir. Tout ce que j'attends de toi c'est un petit rien, un mot, un geste, un regard qui pourrait ressembler, même de loin, à de la tendresse. C'est tout ce que je te demande. S'il reste une chance pour s'en sortir, elle est dans de petits riens, de temps en temps, pour réinstaller entre nous de minuscules bribes de confiance, d'éphémères sensations de complicité, des débuts dérisoires de dialogue. Il faut qu'on communique. C'est parfois ainsi, à partir de ce qui pourrait sembler vain, que l'on peut montrer à l'autre qu'il existe, qu'on l'apprécie et qu'il compte vraiment et ainsi parvenir à inverser la spirale des échanges et remettre à flot notre couple qui est sur le point de s'effondrer. Mais écoute-moi bon sang ! Concentre-toi quand je te parle et arrête de checker ton compte *Facebook*. Tu es toujours absent. Ce n'est pas ce que je dis qui compte, mais ce que tu entends et que tu comprends. J'ai l'impression que tu ne veux rien entendre. Tu ne veux rien comprendre, que dalle ! Mais dis quelque chose ! Ne reste pas muet ! Mais réponds-moi ! À qui écris-tu quand je te parle ? Je me rends

Scène 9

I understand what you said, but I don't understand what you want. Do you want us to negotiate a new deal?

Scène 10

LE PRIX DU RIEN

Dear Client. A transaction was made on your card... EUR 435 AT JACQUEMUS on... if not yours, please call...

- C'est quoi ce montant de 435 euros chez Jacquemus ?
C'est toi ?

- C'est ce petit Chiquito.

- Un Chiquito ? Quoi ?

- C'est ce sac à main.

- Mais ce sac est tellement petit. Que peux-tu mettre dans un sac à main aussi minuscule ?

- Rien.

- Mais ça ne sert à rien.

- C'est ce qui fait son prix. Le rien est hors de prix. En réalité, j'achète un concept.

- Un concept ? En pleine crise économique, tu débourses 435 euros pour un sac dans lequel tu ne peux rien ranger... Pour acheter un concept, un rien...

- Ça résume ma vie avec toi, rien... Je m'offre un rien pour me faire plaisir, le prix de l'insignifiance, le prix du rien, celui de ma vie... Et ça ne rate pas, tu as le don de me gâcher mes petits riens... ET TU NE FAIS RIEN POUR ARRANGER LES CHOSES...

Acte VII

ACHETER, C'EST JOUIR.

ACCUMULER, C'EST GAGNER.

EMPRUNTER, C'EST EXISTER.

LE SPECTACLE DE LA VIE, C'EST LA VIE.

Acte VIII

Scène 1

DOUBLE MONNAIE

Vous voulez payer en LL ou en USD ?

Double monnaie, double langage, doubles armes, double facture de téléphone, double facture d'eau, double facture d'électricité, double comptabilité, double jeu, double vie, double morale, une morale pour parler, une autre pour agir, double-scolarité, double peine subie par tous ceux qui voient leurs revenus divisés en deux.

Là-bas on parle de *haircut* ;

D'*eurobonds* ;

De Banque du Liban ;

De deals, de transactions ;

Des routes de la contrebande ;

Là-bas on parle de l'imminence de l'effondrement de la livre.

Du déclin de la monnaie ;

Du déclin du système ;

Ce n'est pas une crise de la dette, c'est une crise de compétitivité !

C'est une crise de la redistribution ;

C'est une crise de la démocratie ;

C'est une crise de l'intelligence ;

Ce n'est pas une crise,

C'est un effondrement qui s'annonce !

Scène 2

- Si on manque le train, où irons-nous ?
- Où irons-nous si on l'attrape ?
- À la station la plus proche.
- Ça roule...

Scène 3

Dans le train, elle colla sa tête contre la vitre et aperçut sous la lumière impitoyable du soleil, flottant au milieu des fragments de paysages qui défilent, les détails d'un visage blême et crispé, le sien, avec ses rides du front, ses yeux cernés, ses paupières gonflées et des ridules autour de la bouche. Elle eut envie de se dire à elle-même : « *Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?* » Ce visage si près du sien lui inspirait une profonde sympathie. Elle le fixa du coin des yeux et songea. Le pire c'est ça : après ce gâchis, ces beaux jours gaspillés dans un mariage toxique, après l'usure, l'ennui, le désert infini, c'est sur mon sort, ce n'est que sur mon sort que je vais pleurer.

Acte IX
Scène 1

**PEUT-ON VIVRE HEUREUX
DANS UN PAYS QUI VA MAL ?**

C'est l'histoire d'un homme qui se rend à son travail un matin et qui inexplicablement descend de sa voiture au milieu de l'autoroute et entreprend de rebrousser chemin à pied. Il change son numéro de téléphone, se déconnecte de *Facebook*, vend son appartement parisien et dépose toutes ses économies dans un compte à terme à un taux de 15 %. À partir de ce moment, il vit heureux dans le pays le plus paradisiaque au monde. Je me lève chaque matin. Je regarde les gens. Leurs visages fermés, hermétiques. Leurs corps figés. Leurs regards blessés. La misère exponentielle. Je n'ai pas envie de leur parler. Ils me rappellent trop ce que j'étais hier. Mais j'ai quand même l'impression de vivre sur une plateforme en flamme. Et je me demande : « *Peut-on vivre heureux dans un pays qui va mal ?* »

À partir de l'instant où je me suis libéré, je me suis reconnecté à l'univers. J'ai un revenu de base, sans travailler, ce qui me permet de mener la belle vie, mais je ne vis plus dans le temps, je vis dans un délai précis et mon existence est rythmée par les échéances, les dates de maturité, les sursis. Et tout me fait peur, les *tweets* de Trump, les sanctions américaines, les attaques de drones contre les champs pétrolifères, les menaces du Hezbollah, les assurances de la BDL, et ce que font les politiques

pour résoudre la crise, j'ai envie de leur dire : « *Surtout ne faites plus rien, vous en avez assez fait. Laissez le temps filer tranquillement pour en finir avec cette mauvaise période avec le moins de dégâts possible* ».

Scène 2

ET J'AI PEUR

Cette nuit, j'ai fait un rêve étrange et dérangeant : celui d'un homme qui dort et qui se réveille dans une autre réalité. Il possédait tout. Il avait tout perdu. Mon compte bancaire a été gelé, et soudain je ne peux plus transférer d'argent à l'étranger, ni sortir de grosses sommes en liquide, ni retirer des billets des distributeurs automatiques, ni ouvrir de nouveaux comptes dans mon pays, ni convertir la livre libanaise en USD. Mes biens immobiliers sont invendables, et mes revenus ont tellement baissé qu'ils sont devenus dérisoires. J'avais une vie, je n'ai plus rien. Je me suis réveillé et tout était encore là, rien d'anormal dans ce long fleuve tranquille qu'est ma vie sauf un sentiment diffus de peur, juste la peur.

J'ai peur du chômage, de la cessation de paiement, du déclassement, de l'échec, de la faillite, de la solitude, du réfugié syrien, du milicien armé, des clashes armés, de la guerre civile, des catastrophes financières, de la guerre, du terrorisme, de la pollution de l'environnement, de la nourriture empoisonnée, de la régression, de la bêtise, de la violence, de la méchanceté, des prédateurs, des élites, de la domination, des armes, de la politique, des sanctions américaines, des banquiers, de la perte de confiance en l'autre, du manque d'amour et de reconnaissance, de l'explosion d'une plateforme pétrolière. J'ai peur d'être en marge de ma propre vie, de ma lâcheté, de l'insignifiance

de ma génération, de ma vision de l'avenir de mes enfants. Ce sont toutes les nuances de ma peur.

Puis il y a la peur, la peur des peurs, celle de ne pas être assez aimé.

La peur d'être abandonné.

La peur de devenir invisible, de n'être plus rien.

Épuisement du cœur, effondrement soudain, les colosses ne tombent pas !

Les hommes tombent.

La peur de tomber.

L'existence humaine est si fragile face à ce qui la menace.

Il suffit d'un rien et la vie disparaît...

Scène 3

ON N'A RIEN APPRIS

Espaces sur le point de disparaître sous des montagnes d'ordures.

Petites gens dont la vie médiocre ne tient qu'à un fil.

Maisons sans eau ni électricité où se terrent des âmes désorientées.

Pays qui chavire dans le crépuscule contaminé, mais qui regarde le coucher du soleil.

Jeunesse désillusionnée qui ne rêve que de partir.

Chômeurs sans espoir.

Vies foirées, bloquées dans une automobile sur un fond grisâtre mélancolique, respirant la fumée des carburants, et la puanteur de l'air.

Foule maniaco-dépressive qui se lamente le jour et danse la nuit.

Peuple anonyme, apathique, servile, hypocrite, fragmenté, divisé, humilié qui attend un signe de ses dieux pour réfléchir et agir.

Institutions qui vacillent.

Ressources spoliées, horizons bouchés.

Population résignée et muette.

Je vous demande, est-ce que vous avez appris quelque chose ?

Non, on n'a rien appris. On a tout oublié et ON N'A RIEN APPRIS. L'obscurantisme triomphe, la barbarie, la haine, l'ignorance, la cupidité, la bêtise crèvent les yeux, le sens et les cœurs.

Scène 4

Là-bas on parle d'urgence économique.

D'incertitudes politiques.

De récession.

De S&P, Fitch et Moody's.

De guerres et de paix.

D'armes illégales et d'argent spolié.

De sanctions américaines.

De Troïka régionale.

De Troïka internationale, FMI, World Bank, Commission européenne.

De mise en garde de l'ambassade américaine.

De Goldman Sachs.

De Jammal Trust.

De banquiers superstars.

Des plans de sauvetage.

Scène 5

MERCI GOLDMAN

Là, en Grèce, on se souvient de Goldman Sachs qui a conseillé au gouvernement de maquiller les comptes publics pour rejoindre la zone euro.

Et de dissimuler des emprunts via des opérations financières risquées.

Qui ont tourné au fiasco.

Ce qui a précipité la chute du pays.

Là-bas, au Liban, on parle de Goldman Sachs qui a déposé des fonds en devises à la banque centrale.

Pour pouvoir payer des prêts en devises qui arrivent à maturité.

Et qui achète les eurobonds sur les marchés à des prix cassés.

Pour soutenir la livre.

Et sauver le pays de la chute.

Le déclenchement de la crise change de mains, et devient OUT OF INTERNAL CONTROL !

Qui va engranger les milliards.

Et précipiter tout le reste dans la pauvreté extrême ?

Goldman va sauver le pays ? Les Américains ne nous laisseront pas tomber ? Ils n'ont pas construit la plus grande ambassade au Moyen-Orient pour rien, n'est-ce pas ?

J'ai besoin de croire, j'ai besoin de croire.

Merci Goldman.

Merci Goldman.

Merci Goldman.

Merci Goldman.

Scène 7

– Où es-tu ?

– Où as-tu disparu ?

– Pourquoi ne regardes-tu plus mes *stories* sur *Instagram* ?

– Tu étais en tête de ma liste, mais tu as reculé d'une façon constante jusqu'à disparaître complètement.

– Tu t'es évaporé.

– Cela fait six jours que je ne t'ai pas vu.

– Tu n'es même plus *online* sur *WhatsApp*.

– Qu'est-ce que tu es devenu ?

– J'ai pourtant posté des *stories* de toutes mes soirées, Mykonos, Ibiza, Faqra, et des photos des meilleurs plats, breakfast, brunch, lunch, dîner, même un veau farci, en boomerang, tu ne te rends pas compte de ce que tu rates.

Scène 7

Les choses commencent toujours par un détail ;
Naissent d'un détail ;
Meurent à cause d'un détail ;
D'un rien ;
Que personne ne remarque au début ;
D'un craquement imperceptible ;
Une petite fissure sur un mur ;
À laquelle personne ne prête attention ;
Quelqu'un qui riait tous les jours ;
Se tait obstinément ;
Quelqu'un qui était toujours présent ;
Et qui soudain disparaît.

Scène 8

LE MOMENT

L'homme :

La vie est une collection de moments. Il faut savourer le moment présent.

La femme :

Le moment c'est un truc d'hommes. Je ne veux pas être ton moment. La vie est un flux continu, ce n'est pas un entracte, ce n'est pas une parenthèse. Je ne veux pas être cette parenthèse que tu ouvres et que tu fermes à ta guise. Es-tu capable de quitter ta femme et tes enfants pour vivre avec moi ? Ne réponds pas, je sais que tu ne le feras pas. Un homme marié ne quitte jamais sa femme pour sa maîtresse.

Acte X
Scène 1

RÉCONCILIATION

Réconciliation avant l'ouragan. À l'issue de la réunion, ils ont décidé de sourire, car le véritable ennemi des banques est la panique. Sourire, donc. Le président doit sourire. Le Premier ministre doit sourire. Le zaïm doit sourire. Le ministre doit sourire. Le gouverneur doit sourire. Le plus possible : sourire.

Si tout ce beau monde sourit, c'est qu'il se passe quelque chose.

Quelque chose de grave.

Pourquoi ont-ils fabriqué la peur ?

Parce qu'ils ne savent faire que ça.

Pourquoi se sont-ils réconciliés ?

Parce que la peur peut devenir contagieuse.

Parce que la peur ne doit pas se transformer en panique.

La panique est l'ennemi des banques.

Les banques c'est le pays.

Un pays entier tremble de peur.

Un pays qui danse au bord de l'abîme.

Dissiper la peur pour ne pas provoquer la panique : sourire.

Comment peut-on écrire dans un agenda que l'ouragan va arriver et qu'il faut juste sourire ?

Sourire pour redonner confiance.

C'est l'hymne à la confiance.

Faisons tout pour acheter la confiance des gens.

Augmentons le prix de l'argent.

Offrons des taux usuriers : 50 % d'intérêts en trois ans, 10 % upfront.

Envoyez vos dollars ;

Investissons dans la publicité et sans tarder ;

Inventons des héros ;

Érigeons des statues ;

Poursuivons les ingénieries financières ;

Perpétuons le mythe ;

Falsifions, truquons, trichons, pour obtenir de l'aide ;

Pour faire des deals ;

Pour se partager les ressources ;

Pour se partager ce qui reste ;

Fuel, gaz, électricité, eau, communication, intérêts, tout ce qui compte.

Scène 2

On ne peut pas continuer de vendre indéfiniment de la nourriture et de la dette. Ça ne peut plus continuer ainsi. Les gens demandent davantage. On doit pouvoir offrir un sens, un but, une perspective, une finalité.

Si on remet les compteurs à zéro par une dévaluation, ça ne changerait rien.

Si on aide les exportateurs et on taxe les produits importés, ça ne changerait rien.

Si on baisse les salaires, ça ne changerait rien.

Si on diminue le prix de l'immobilier, ça ne changerait rien.

Si on revote, ça ne changerait rien.

Si on fait disparaître les banques, ça serait la FIN DU SYSTÈME.

Il n'y a pas de solution. Le pays est une grande banque.

Et les banques c'est la banque de l'État.

C'est un nouveau contrat social qu'il nous faut. Mais quand ? Après l'effondrement ? Avec qui ? Combien de générations à sacrifier encore ?

Je ne sais pas, c'est la faute aux migrants, non, c'est la faute aux banquiers qui ont prêté L'ARGENT DES ÉPARGNANTS à l'État, avec une légèreté sans égal, alors qu'il était évident qu'il était incapable de rembourser. L'État n'a pas de ressources propres ; il n'a que l'argent qu'il confisque au citoyen au travers de l'impôt. Et comme la source se tarit, peu importe les nouveaux impôts décrétés au nom de l'austérité, l'État ne peut plus rembourser ses dettes, et par conséquent nos dépôts.

À la source de la corruption se trouve la connivence entre le pouvoir politique et les banques.

Scène 3

À LA BANQUE

Le banquier :

Quelles sont tes projections sur les trois prochaines années ?

Le client :

Et toi, quelles sont tes projections pour les trois prochains jours, semaines, mois ?

Les banques sont avant tout une industrie qui achète l'argent et qui le vend comme s'il s'agissait de pommes de terre ou de saucissons. Quand l'argent vient à manquer, les banques achètent et vendent l'absence d'argent, de la dette, et tout le monde s'y met, l'État, la banque centrale, tous sont en concurrence pour acheter et vendre l'absence d'argent. L'absence d'argent comme l'absence d'avenir. Et quand l'avenir est inexistant, la solution à nos problèmes se trouve dans le passé. Nous n'avons que du passé. Chaque communauté a un passé à utiliser pour humilier et dénigrer l'autre communauté et ça fonctionne comme ça. Il n'y a pas d'avenir commun sauf dans la dette parce que la dette est tout simplement de l'impôt qui n'a pas été prélevé. La dette de l'État représente des dépenses publiques payées en empruntant. La dette c'est notre avenir. Sauf que maintenant il s'agit de rembourser.

Scène 4

Là-bas c'est CEDRE.

CEDRE ce n'est pas CEDAR.

CEDRE c'est Paris IV.

CEDAR c'est une affaire qui traite d'un vaste réseau de blanchiment d'argent, qui s'étend de la Colombie au Liban avec pour plaque tournante, la France.

C'est une affaire classée.

C'est McKinsey.

C'est les sanctions américaines.

C'est l'argent des armes.

C'est l'argent des dictateurs déchus.

Scène 5

Si tout ça s'effondre, qu'est-ce qui s'effondre exactement ?
La livre, l'immobilier, l'économie, les banques, de quoi s'agit-il ?
D'une dépréciation de la livre ?
D'une chute du prix de l'immobilier ?
De la faillite d'entreprises ?
De l'augmentation du chômage et de la pauvreté ?
De la pénurie de médicaments et de matières de première nécessité ?
De la désagrégation du secteur bancaire ?
Du contrôle des capitaux ?
De la cessation de paiement ?
D'une correction passagère ou d'un chaos permanent ?
Et si tout ça s'effondre et ensuite quoi ?
Oui qu'est-ce qui vient après ?
Une nouvelle réalité encore plus sombre ?
Ceux qui ont les armes mettront la main sur l'argent.
Un juste retour des choses.
Et puis quoi ?
Et puis rien, le néant.
On avait une vie et puis on n'a plus rien.
Et dans le temps qui reste, on fait quoi ?

Scène 6

Sincèrement, j'attends avec impatience le jour où notre système s'effondrera, et où quelque chose de nouveau émergera et où on regardera le passé en se demandant comment on a pu vivre ainsi. Et si tout cela s'effondre, à vrai dire, je m'en fiche complètement.

Acte XI*Scène 1***TU NE CONNAIS RIEN À L'HUMILIATION**

Oh non par pitié tu ne vas pas recommencer à répéter que je t'ai humilié ! Non Fadi, je ne t'ai pas humilié, et je ne t'ai pas arraché à tes enfants, tu peux les voir quand tu veux, NOS ENFANTS. Je veux que chacun continue sa route c'est tout... Cela fait six ans que nous faisons semblant de vivre ensemble, je ne veux plus faire semblant. Ça ne fonctionne plus comme ça.

Non Fadi, ce n'est pas moi qui t'ai humilié, tu ne connais rien à l'humiliation, crois-moi. Cela fait six ans que tu ne m'as pas touchée, tu te rends compte ? Je croyais que tu avais banni la sexualité et j'essayais de comprendre, je te trouvais des excuses. Notre vie sensuelle est un désert depuis six ans et je découvre que tu me trompes, que tu m'as trompée plusieurs fois. Et je vois sur ton *WhatsApp* des messages que je ne t'imaginai même pas capable d'écrire à une femme, moi qui croyais que le sexe ne t'intéressait plus, que le romantisme, ce n'était pas ton truc. Et je réalise, avec le temps, que tu peux parfaitement laisser passer du temps sans râler, et être même capable de rire comme lorsque tu invites cette jeune fille chez nous, et que tu restes travailler avec elle jusqu'à point d'heure.

Et puis tu me dis que je te dégoûte, il y a des mots qu'on

ne doit jamais dire à une femme, à n'importe qui d'ailleurs. Je te dégoûte ? Il y a des mots qui blessent, qui détruisent, qui brisent la personne et la relation, des mots qu'on ne peut pas oublier, ni pardonner, ni ignorer, qu'on ne doit prononcer sous aucun prétexte.

Non Fadi, je n'ai pas un cœur de pierre, j'ai un cœur tout court, mais un cœur aujourd'hui vide de toi, je ne t'aime plus Fadi... c'est tout... Je ne peux plus supporter ta présence, ni tes silences, ni tes sarcasmes. Et je ne vais pas me ridiculiser devant les tribunaux en demandant le divorce, parce que "je n'ai pas une cause valable", parce qu'il n'y a rien entre nous, c'est justement parce qu'il n'y a rien entre nous que je demande le divorce. L'humiliation c'est ça, Fadi, utiliser le droit pour me garder comme on garde une chèvre ou un mouton. Les temps ont changé Fadi, les femmes aussi. Tu ne peux plus vivre au présent avec des idées d'un autre siècle. Je ne t'appartiens pas. Je ne suis pas ton objet. Et rassure-toi, tu ne vas pas verser un sou pour le divorce, je me charge des frais et des honoraires. Tout ce que je te demande c'est de participer aux frais de tes enfants, jusqu'au jugement final. Fadi ? Fadi ? Fadi quoi ? Ce n'est pas de ta faute ? Quoi ? Rester ensemble c'est plus économique ? C'est la synergie de couple ? Quoi, faisons un deal ? Depuis six ans c'était donc ça, une question d'argent ! UN DEAL !

Scène 2

Puis je me suis tue, non pas parce que je n'avais plus rien à ajouter, mais parce que j'en avais trop à dire. Et je ne voulais pas perdre mon sang-froid.

Acte XII

Scène 1

NOUS AUTRES, CRÉTINS !

Je paie mes impôts dans les délais, je m'arrête aux feux rouges, je jette mes déchets dans les poubelles, je respecte les lois et règlements et je transmets à mes enfants les principes d'éthique et de moralité. Dans un pays où la corruption constitue la base du système et le ciment du vivre-ensemble, je suis, comme on dit, un raté, un crétin.

J'appartiens à une race en voie d'extinction. Je n'ai pas ma place dans le pays sauf si je me transforme en cafard, en ignare ou en lèche-cul. Je voulais qu'ils dégagent. J'ai dégagé moi-même. Je suis parti. Et je vais disparaître comme tous les crétins sont en train de disparaître. Et personne ne remarquera mon absence, d'ailleurs personne n'a remarqué ma présence. La disparition des crétins menace l'ensemble de l'écosystème. Ces salauds de prédateurs n'auront plus de crétins, comme moi, à leur marcher dessus, à plumer ou à utiliser comme cobayes pour plumer d'autres salauds. Et ils répètent en boucle IL FAUT SAUVER LES CRÉTINS pour sauvegarder le système.

Scène 2

TITANIC

Debout, sur la proue d'un bateau qu'on peut appeler Titanic ou n'importe quoi je tends les bras face à l'immensité de l'horizon et je hurle : « *Je suis le maître du monde* ». J'ai la folle sensation de voler. Dans tous les compartiments du navire, c'est la fête.

Le champagne coule à flots. On danse sur les ponts et on regarde le *sunset* sous tous les angles.

– Je sens des secousses.

– Es-tu communiste ? Dans ce pays fondamentalement à droite, la meilleure façon de discréditer quelqu'un est de le traiter de communiste.

– J'entends des cris de détresse.

– Es-tu populiste ? Dans ce pays qui vire à gauche, populiste est le versant moderne de communiste.

– J'entends un craquement violent.

– Es-tu défaitiste ?

– Je vois un trou énorme dans la coque.

– Es-tu complotiste ?

– Le bateau s'enfonce.

– Es-tu un agent secret qui a mis au point un plan destiné à ruiner les banques et les institutions financières ?

– Qui croit ça ? (Rire)

– Des personnes qui fréquentent des personnes haut placées et qui papotent dans les salons de la bonne société.

Scène 3

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Rien de nouveau, le soleil se lève toujours, nous prenons des *selfies* au *sunset*.

Scène 4

JE SUIS COMME LA LIVRE

Je suis assis face à mon ordinateur comme derrière le gouvernail de commandement d'un immense paquebot virtuel. Je regarde l'horizon et je souris. Je suis insubmersible, je suis comme la livre. Putain, je suis comme la livre, un entre-deux. Je me débats entre deux réalités, celle que j'invente et celle que je fuis pour ne pas être aspiré en plein néant. Si je m'enfoncé, tout s'enfoncé. Si je tombe, tout tombe. Si je perds ma valeur, des millions de barbares traverseront la mer pour aller de l'autre côté. Je suis comme la livre, je vaud ce que j'accumule en dollars, je vaud ce que j'élimine en excréments de toutes sortes. Je suis partout et nulle part à la fois. Je suis le centre du monde, je suis le monde, le centre de mon propre centre. Je n'existe que grâce à la dette qui tue et à celle qui fait vivre. Je suis une addiction, un lien au monde, une rente perpétuelle pour ceux que je possède. Je suis un mélange de jubilation et d'angoisse existentielle. Je suis le sens de ma propre vie. Je suis le mythe de mon propre mythe. Je suis une idéologie, une croyance. Je suis une illusion plus réelle que la réalité.

Tous les jours il faut vérifier que je vaud encore ce que je vaud. J'ai une double valeur, une valeur réelle, qui reflète le sang qui coule dans mes veines ouvertes et une valeur fictive, gonflée, qui ressort du récit que j'invente pour masquer les

chiffres qui me trahissent et que je continue d'afficher à un coût insoutenable. Si ma valeur s'effondre, tout s'effondre. Si on me dévalue, tout disparaît. Je suis la base de tout. Je suis un flambeur, je claqué tout ce que j'ai, et même tout ce que je n'ai pas, je cache mes pertes dans un puits sans fond et je fais porter à mes enfants le poids de mes excès. Je suis un fonceur. Je suis passé maître dans l'art de la fuite en avant. Je cours perpétuellement, fuyant le danger qui me guette si mon cours s'effondre complètement et avec lui toutes les promesses que je me suis faites. Mais je reste imperturbable et je rassure tous ceux dont la vie est liée à la stabilité de ma valeur, et je rémunère grassement ceux qui me soutiennent, JE SUIS COMME LA LIVRE. Je n'existe pas, mais je suis là, je suis de plus en plus inconvertible, mais omniprésent, je suis partout. J'ai peur parce que je n'ai plus le temps, ni le temps d'acheter le temps, ni de quoi acheter le temps. Le temps me passe sous le nez et je ne me retrouve plus dans ce monde nouveau. J'ai peur, mais je ne veux pas instrumentaliser ma peur, parce que la peur est contagieuse et la contagion est ce qui fait fuir les capitaux et du coup, contribuer à faire fondre mon cours.

Je suis incapable de mesurer ma vraie valeur, parce qu'il n'y a plus de lignes directrices ni de repères, ni assez de réserves, elles sont toutes en train de s'évaporer, je suis comme une tortue oubliée sur le radiateur d'une maison abandonnée et dont les réserves sont en train de fondre dangereusement, JE SUIS COMME LA LIVRE. Certains se demandent sans doute pourquoi j'existe encore. Des fois, je me le demande aussi. Et j'ai, moi aussi, des envies de disparaître.

Ma vie a longtemps ressemblé à une fête permanente et discontinue. Tant que la musique résonne, je continuerai de danser. Je continuerai de danser même sans musique, je danserai avec les chiffres, comme un magicien des chiffres, comme un fou, et je continuerai de hurler que je suis le maître du monde, alors que je ne peux même plus circuler à l'intérieur des frontières de mon petit territoire. Je brûle chaque jour des milliards de billets, puis je passe un appel téléphonique, et quelqu'un envoie des dollars, je réimprime alors les billets brûlés et je les restitue. Je les brûle ensuite encore et encore et encore et je les réimprime toujours, je ne cesse de tout réimprimer, et de tout restituer et chaque jour tout recommence. Ce qui compte c'est que quelqu'un continue d'envoyer des dollars pour que nous puissions continuer de faire des profits ensemble, JE SUIS COMME LA LIVRE.

Scène 5

I'm a scared man. I'm scared time has passed by. I'm scared because I don't know about this new environment. I'm scared what I do count on doesn't count for anything anymore.

Scène 6

Damn it. A country is more than the ratio of its debt over GDP. It is the place where we grow, where we make our living, raise our children, and dream our dreams. It is, in every sense, the very fabric that makes us who we are and that binds our society together.

Scène 7

RUMEURS

De mon balcon, la place du musée est vide à pleurer.
Ville fantôme dès 19 h... Un coucher de soleil aussi
mélancolique et triste que nous...
Au loin des gratte-ciels ;
Le centre-ville ;
Tout est étendu là ;
Une ville créée pour la spéculation ;
Les prix chutent ;
Les boutiques mettent la clé sous la porte ;
Les rues sont vides ;
Les gens se terrent dans leurs maisons ;
Les rumeurs partout...
Les restrictions sur les retraits ;
Rumeurs...
Les devises qui manquent ;
Rumeurs...
La souffrance des gens ordinaires ;
Rumeurs...
Ces effondrements imprévisibles ;
Si silencieux.
Tout le drame qui se cache derrière eux craint la colère, les
cris, la perte !
Rumeurs, rumeurs, rumeurs...
Devant elle une liasse d'argent en espèces qu'elle a retirée
de la banque ;

L'argent peut servir beaucoup mieux ici avec moi que de rester bloqué dans un compte virtuel jusqu'à ce qu'il s'effondre. Cette merde a ruiné ma vie et maintenant personne ne sait où tout cela est parti, en fait, ça n'a jamais vraiment existé.

Juste une illusion.

Les banques ont le pouvoir de créer cette merde à partir de rien. Elles ont le pouvoir de créer une illusion et de la maintenir aussi longtemps que la confiance dure.

Acte XIII

Scène 1

Ce qui nous liait,
N'existe plus.
Les chaînes sont redevenues des chaînes.
Dans ma tête ;
Dans sa tête aussi ;
Je suis partie ;
Il ne m'a pas retenue ;
Il n'a pas appelé ;
Il n'a pas pleuré ;
Il a tout juste disparu ;
Nous sommes morts ;
Chacun dans la vie de l'autre ;
Mais toujours vivants ;
Chacun dans sa propre vie.
Entre nous il n'y a pas de haine ;
C'est juste le dépit ;
C'est dommage ;
Mais c'est mieux ainsi...

Scène 2

UNE VIE DE MERDE

Une pièce vide, très éclairée, silence total.

L'homme : *Qu'est-ce qu'il y a ?*

La femme : *Rien.*

L'homme : *Mais si, pourquoi me regardes-tu comme ça ?*

La femme : *Tu n'as rien remarqué ?*

L'homme : *Quoi, alors ?*

La femme : *Absolument rien remarqué ?*

L'homme : *Tu ne vas pas bien ?*

La femme : *Moi je vais bien !*

L'homme : *Mais pourquoi tu me montres ton profil ?*

La femme : *Quoi ?*

L'homme : *Non.*

La femme : *Quoi ?*

L'homme : *Non.*

La femme : *Comment non ?*

L'homme : *Non, tu ne vas absolument pas bien !*

La femme : *Mais si, je vais bien !*

L'homme : *Tu es sûre que ça va ? Tu as l'air toute bizarre.*

Silence.

L'homme : *À tes yeux, à ton corps, quelque chose a changé !*

La femme : *Et qu'est-ce qui a changé ?*

L'homme : *Quelque chose a changé !*

La femme : *Et quoi ?*

L'homme : *Quelque chose a changé...*

La femme : *Quoi ?*

L'homme : *En fait ce n'est pas le même corps, en fait c'est devenu un autre corps.*

La femme : *Quoi ?*

L'homme : *Tu as fait un régime, tu as maigri ?*

La femme : *Non.*

L'homme : *Mais tes seins, tu t'es fait refaire les seins, non ?*

La femme : *Non.*

L'homme : *Ta poitrine est passée de B à C, comme la note du pays.*

La femme : *Non.*

L'homme : *Quelque chose a changé !*

La femme : *Non.*

L'homme : *Mais quelque chose a vraiment changé dans ton corps.*

La femme : *Non.*

L'homme : *De B à C c'est beaucoup plus sexy...*

La femme : *Non.*

L'homme : *Ce n'est pas le même corps.*

La femme : *Mais regarde-moi pour une fois.*

L'homme : *Mais il y a quelque chose qui a changé...*

La femme : *Non.*

L'homme : *Alors, rien n'a changé ?*

La femme : *Si...*

L'homme : *Alors, il n'y a rien dans le corps ?*

La femme : *Non.*

L'homme : *Mais !*

La femme : *Non.*

L'homme : *Je...*

La femme : *J'ai fait une rhinoplastie.*

L'homme : *Mais...*

La femme : *Oublie.*

L'homme : *C'est tellement bien fait que ça ne se voit pas !*

La femme : *Mais...*

Tu n'es qu'une petite merde. Je te hais espèce de salaud, menteur, égoïste et prétentieux.

L'homme : *Tu sais que je t'aime. Mais c'est juste que ne sais pas comment l'exprimer.*

La femme : *Mais nous vivons une vie de merde.*

L'homme : *Soyons au moins heureux dans notre merde comme les cochons.*

La femme : *Quand on n'a que la merde, il faut aimer ce qu'on a.*

L'homme : *Un jour on sortira de cette merde.*

La femme : *Un jour JE SORTIRAI de cette merde !*

Acte XIV

Scène 1

WE WILL SELL PAPERS

Emile: Dany, do me a favor. I'm a simple man. Restructuring, Private Public Partnership, BOT, EPS, PAP, don't talk to me in financial jargon. Talk to me in English.

Dany: They want to buy the country.

Emile: Is that what it's all about, Larry?

Dany: Then what, Larry? What do they want?

Goldman: I want what every other banker wants. I want to make money. Easy. Just a paper transaction. Your hands won't even get dirty. We will use the country's resources to pay our debts or we will convert our debts to assets.

Gary: When the Salami slicing is finished, we will eat the dish...

Emile: I don't understand...

Gary: We slice the salami in tiny parts to make it digestible and then we put it on the table as a shared meal. When there is a too little for so many, giving a slice to someone would necessarily be taking it from somebody else, this is

the real issue. All other issues are created to distract from the real issue. The country is like these slices of salami. We will use the country's assets as collateral for our debts and its resources for the payment of our interests then we will reset the game for a new round... We will create a system of perpetual profits.

Karl : En français s'il vous plaît !

Gary: Quand le gâteau devient trop petit, en donner une part à quelqu'un c'est nécessairement la prendre de quelqu'un d'autre, c'est juste une question de partage des parts d'un gâteau qui se réduit comme une peau de chagrin.

Emile: I still don't understand... And if the country doesn't produce gas...

Gary: It won't and this doesn't matter. Remember, this is a financial services economy. We just sell papers, future contracts on virtual gas underneath the sea, a promise over the future, as long as there is a future, we will make money. And there will always be a future, no matter how it is.

Emile: I still don't understand... But I'm going to tell you something. I don't like the way this country is being run and I feel something fishy out there.

Scène 2

ÉTAT D'URGENCE

Il pleure la nuit dans son sommeil, et le lendemain il se réveille en riant puis il commence à crier. Il devient hyperactif, instable, incapable de maîtriser ses gestes puis il se calme aussitôt. J'ai peur de tout perdre. J'ouvre les yeux avec cette peur au ventre de ce que je vais voir, avec l'angoisse que quelque chose va arriver.

Je ne comprends plus rien. La banque centrale achète de l'argent à 21 % pour le vendre à 2 %. Et les banques font rentrer de l'argent frais pour réaliser des profits de papier. Et la banque centrale fait concurrence aux banques commerciales pour attirer directement des dépôts. Et Goldman Sachs, il ne manquait plus que Goldman Sachs. Et la banque et mon épargne dans tout ça ? Jusque-là tout va bien. Je vis grâce aux intérêts de mon argent parce que mon travail est dans la merde. Je suis un rentier involontaire, un privilégié insatisfait. Ils font la guerre à la frontière, mais ce n'est pas grave, c'est juste une mise en scène. La mise en scène est partout, comme cette réunion économique qui a décrété l'état d'urgence économique. L'état d'urgence économique ? Quelle blague ! Tout ce qu'il nous faut c'est un État. Un État, d'urgence. L'urgence d'État pour inventer une économie. Parce que l'économie qui existe c'est celle qui se développe quand l'État devient un champ de ruine, comme le matsutake, ce champignon sauvage qui pousse quand la

vie disparaît. Ce que je vois venir, c'est une austérité dans sa version hard, celle qui augmente les impôts et accélère le processus d'effondrement. Lorsque tout s'effondrera, je ne ferais plus de nuits blanches à cause de ces transactions financières de merde, qu'on appelle ingénieries, et qu'on confond avec l'économie. Et je n'irai plus à la banque à la fin de chaque mois pour négocier un demi-point de plus sur mes taux d'intérêts créditeurs, ou me bagarrer avec mon banquier à chaque *Breaking News* pour la conversion de mon compte LL en USD. En tout cas, j'ai l'impression de vivre dans une société qui restera toujours en état d'urgence, bloquée, rétrograde, hypocrite, cherchant la sécurité et la reconnaissance dans la soumission aveugle à des chefs mafieux qui se partagent un État.

Ce qu'on vit actuellement c'est le dernier acte, le calme avant la tempête. C'est dur de vivre dans l'angoisse permanente que quelque chose va arriver, tout en sachant que ce quelque chose est déjà là, on le sent, mais on ne sait pas si c'est bien ça, ou que le pire est à venir, et ça change tout, ça change notre regard sur notre vie, puis tout ira très vite et alors on regardera soudain les choses autrement et on ne comprendra pas comment on a pu vivre toutes ces années, résignés, soumis et ignorants, ça n'aura plus de sens. Il semblera vraiment étrange qu'on ait passé toutes ces années à parler de factures impayées et de taux d'intérêt tandis que les élites, au nom de l'état d'urgence économique permanent, ont fait émigrer sur leurs comptes à l'étranger toute la fortune de l'État.

Et puis on verra comment ces mêmes élites vont acheter

les actifs de l'État juteux par la conversion des dettes des citoyens et il restera des fonctionnaires inutiles à payer et des institutions délabrées à financer tandis que les enfants se demanderont pourquoi tant d'injustice, pourquoi n'être pas partis quand il était encore temps.

Scène 3

Et que font les gens pendant ce temps-là ?
Les gens sont chez eux face à leurs smartphones, à grignoter des chips et à surfer sur les réseaux sociaux.
Ils sont scotchés à leurs écrans ;
Et maintenant ils se prennent en photos ;
Ils retouchent leurs photos et modifient la couleur d'arrière-plan ;
Et attendent que d'autres regardent leurs photos et cliquent LIKE ;
Ils tordent leur visage pour faire des petites moues rigolotes, et se prennent en photo ;
Ou photographient leur repas ;
Et le mettent en ligne ;
Ils s'échangent des blagues sur le top model à 16 millions de dollars ;
Après tout ils ont raison ;
Ils savent très bien que les révoltes ne mèneront nulle part !

Scène 4

FAIS-MOI CONFIANCE

Je sais que je t'ai trompé sur toute la ligne, je sais que tu sais que je t'ai trompé, mais je ne le referai pas, vraiment, sincèrement, à partir d'aujourd'hui, après tout ce qui s'est passé, tu peux vraiment me faire confiance.
Oui, je sais que j'ai gaspillé l'argent que tu m'as donné à Paris 1, Paris 2 et Paris 3 et que cet argent est celui des contribuables qui, eux demandent des comptes, désolé, vraiment, mais j'ai toutes ces dettes parce que maintenir le système coûtait si cher, mais aujourd'hui c'est tellement différent. Fais-moi confiance. À partir de demain matin, ou disons, demain soir au plus tard, tout va changer. Je vais couper les dépenses pour limiter les besoins de l'État et éliminer le déficit dans un laps de temps ne dépassant pas cinq ans, vraiment, je sais je n'aurai pas dû adopter la grille des salaires sans réformer l'administration, mais tout cela c'est du passé, c'était avant les élections, et je ne savais pas que les fonctionnaires recrutés à mon insu allaient plomber autant les chiffres. Et les élections ont été, je ne sais comment le dire, truquées, ou disons, manipulées, tout comme les chiffres du budget, mais cela ne se reproduira plus. Je suis désolé de ce petit malentendu, mais à partir de demain soir, ou après-demain au plus tard cela ne se reproduira plus. J'ai changé, sincèrement, j'ai vraiment changé, du moins, je voudrais, je voudrais vraiment... Je promets de... peux-tu m'avancer les fonds promis à la Conférence de CEDRE,

ou du moins une partie, disons, plus ou moins, quatre milliards de dollars. Les banques financeront le solde. Elles pourront ainsi convertir les reconnaissances de dettes de L'État en de véritables droits sur son patrimoine dépecé. En garantie des prêts, je mettrai en gage les actions des entreprises spécialement conçues pour travailler dans les secteurs stratégiques. Tu pourras vendre les actions reçues en garantie, en remboursement des prêts. Sincèrement j'ai changé, je me suis mal comporté et je suis tellement désolé. Je vais faire main basse sur les ressources de l'État, comme ceux de l'électricité, le traitement des déchets, les télécommunications, le port, l'aéroport, la production de cannabis et ceux du gaz et du pétrole, mais c'est au nom de l'égalité dans la spoliation et le partage des ressources publiques. Mais après cela, je vais, comme je l'ai promis, avant jeudi après-midi, dans trois semaines, je vais devenir une personne totalement nouvelle et tout va être différent et je vais attirer et retenir les meilleurs candidats au sein des institutions de l'État. C'est vrai, les dernières nominations n'ont pas été un modèle de transparence et de méritocratie, mais c'était au nom de la fraternité. Je suis désolé, mais cela ne se reproduira plus, fais-moi confiance, dans six mois, je vais être une nouvelle personne et je vais combattre le népotisme, les passe-droits, et les conflits d'intérêts au sein de l'État, il faut me faire confiance, c'est très important pour moi parce qu'on ne peut pas continuer de vivre sans confiance, tu es d'accord, n'est-ce pas ? Je voudrais, je voudrais vraiment... Je promets de... peux-tu m'avancer les onze milliards promis à CEDRE, ça serait, je pense, suffisant, pour couvrir le déficit de la balance de paiement et reconstituer les réserves en devises, pour ne

pas laisser le pays sombrer dans le chaos, tu comprends, le chaos ce n'est pas agréable, ce n'est pas seulement la fuite des capitaux, mais aussi celle des hommes, et ce serait dommage d'ajouter de nouveaux migrants aux anciens migrants. Cette fois-ci je ne vais pas détourner ou gaspiller l'argent, ça ne se reproduira plus, tu peux me faire confiance, je vais changer et tout va être totalement différent l'année prochaine je vais commencer les réformes structurelles qui ont rapport avec la structure de l'État, tu comprends... et ne me dis pas que tu vas demander à contrôler comment cet argent va être utilisé, je ne peux pas accepter cela au nom de la souveraineté nationale... Quoi, les armes hors de l'État ? C'est aussi une atteinte à la souveraineté ? Je voudrais... Le prochain mandat... Je promets... Fais-moi confiance...

Acte XV

Scène 1

LE DIVORCE

L'avocat : *Un avocat est l'un des rares à tirer profit de l'effondrement qui gronde à l'horizon. Quand tout va mal je vais bien. Lorsque les entreprises échouent, que le marché des eurobonds dégringole, le chômage augmente, les faillites se multiplient, l'austérité s'installe, les salaires baissent, les populations se trouvent sans ressources, les mariages éclatent et les hommes meurent, la seule valeur qui reste c'est l'argent. Et quelqu'un doit être là quelque part pour organiser le partage de l'argent ET C'EST MOI.*

L'homme : *Comment tirer profit de la crise de notre relation sans nous plumer ?*

Hier, les flux d'argent jaillissaient, c'était une promesse de richesse sans fin. L'argent sans travailler. on nageait en plein délire, on ne se posait pas de questions.

Chacun sa vie, mais ensemble pour faire bonne figure, le couple parfait, et soudain tout cela a disparu ?

Personne ne sait pourquoi...

L'hypothèque de la maison dévore les revenus, et le prix de l'immobilier dégringole tandis que le coût de l'argent monte.

La crise économique débouche sur une crise personnelle, et la crise personnelle donne un peu de répit à la crise économique en faisant tourner à plein régime les métiers du désastre qui tire profit de la crise de notre couple.

La femme : *En fait, notre mariage battait de l'aile depuis longtemps, depuis exactement onze ans, le jour où j'ai découvert ta liaison avec ton ex, ou plutôt ta double vie qui dure, je suppose, jusqu'à aujourd'hui, cela a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, mais j'ai ravalé ma colère et je suis restée avec toi pour sauver notre couple pourri et assurer l'équilibre psychologique des enfants, quel équilibre ? Celui qui est fondé sur le mensonge, sur les relations plates, sur l'absence de sentiments, sur le fait de porter un masque, j'étais comme cette actrice portant un masque et qui affirmerait : « Je suis mon masque et rien d'autre : il n'y a personne derrière ce masque, je n'existe que par lui ! » Puis j'ai commencé à être fatiguée de ce masque qui m'empêchait de respirer. Je suis passée par une phase de doute, d'incertitude et d'interrogations dont certaines trouvaient des réponses simples ou immédiates, mais aussi d'autres qui restaient longtemps sans réponse. Et une insécurité rampante, une sourde et indéfinissable angoisse s'installaient dans mon cœur. Je pressentais au fond de moi la fin de quelque chose. Une illusion était en train de mourir, celle de la personne que j'ai cru être, pour céder la place à la personne que je suis vraiment. Et tu es devenu un étranger que je n'avais pas envie de connaître, je n'avais plus qu'une envie, partir. Et cette envie ne tient plus qu'à une pièce de papier que je voudrais voir brûler.*

L'avocat : *Fabriquer et brûler les papiers c'est notre métier. On peut rater son mariage, ce n'est pas grave, l'important c'est de réussir son divorce.*

Le mari : *Mais arrête avec tes élucubrations et tes états*

d'âme. Je ne veux plus être perpétuellement jugé sur tout ce que je ne fais pas et être obligé de me justifier sur tout ce que je fais. Je me réfugie dans le travail pour ne pas faire face à ta perpétuelle mauvaise humeur, je préfère être face à mon portable que de t'écouter débiter les mêmes monologues et t'entendre dire à quel point j'ai gâché ta vie. Arrête... mais arrête de pleurer ! Je te connais. Je me suis résigné à accepter le divorce à l'amiable parce que la vie avec toi est devenue insupportable. La guerre froide est finie, mais C'ÉTAIT TA DÉCISION. Je suis né l'année de la faillite de la banque Intra et je suis passé par toutes les guerres. Nous vivions ensemble, mais chacun à part, puis nous avons vécu séparés, mais ensemble, un couple de « living apart together », c'est une maladie typiquement libanaise. Nous sommes les victimes du système économique qui nous a transformés en flux d'argents, en chiffres, en machines ATM et là le système se grippe et les machines ATM ne crachent plus que du Libanais, et font porter la responsabilité aux Syriens, et tout notre horizon s'assombrit et on ne sait plus qui nous sommes ni où nous en sommes, tu parles d'instabilité, nous sommes tous instables, nous sommes tous génétiquement instables, c'est inscrit dans notre ADN, sinon comment penses-tu que nous aurions pu vivre jusqu'à ce jour dans cette république poubelle pourrie et sous le joug de ce pouvoir mafieux sans rechigner, sans nous révolter, nous sommes la génération qui a tout raté, la génération qui a même raté son échec.

L'avocat : *Tu... as cet âge-là ? Tu donnes l'impression d'avoir 30 ans.*

Le mari : *Merci. Dis-le donc à ma femme. Maintenant elle sort avec son PT qui a vingt-cinq ans de moins que moi. Qui,*

en plus, est l'ami de mon fils. Putain de merde !

La femme: *You are dangerously low on space. Oui, mon smartphone a raison, j'ai besoin de mon espace. J'ai besoin de ma solitude. D'être seule. De me libérer des contraintes. J'ai besoin de sortir de ma zone de confort, de ma prison. D'aller à la rencontre des autres et de leurs modes de vie, ailleurs, c'est pour moi la plus belle des aventures. Ce n'est pas une déconnexion, c'est une reconnexion avec moi-même. Je veux partir seule, me sentir mieux. Je n'ai pas besoin d'un amant, j'ai besoin d'un ami.*

Sur l'autoroute qui mène à la capitale, un homme sort de sa voiture et fait un barrage volant.
Contrôle d'identité.

Vos papiers s'il vous plaît !

Le jeune homme qui avançait lentement, plein d'espoir et d'enthousiasme vers le lieu de son premier stage, s'exécute.
Il n'a pas les bons papiers.
On lui ordonne de se garer à droite.
Il n'a pas l'air méchant.
C'est juste un jeune homme qui avançait lentement, plein d'espoir et d'enthousiasme vers le lieu de son premier stage.
Il comprit alors l'importance d'avoir les bons papiers.

Le jeune homme : *On n'est rien avec les papiers qui ne sont pas les bons. Juste un chien, qui rase les murs en essayant de se faire oublier. Je ne suis rien, je ne suis personne, je ne suis*

là pour personne, oubliez-moi, vous ne m'avez même pas vu.

L'avocat : *Les papiers, c'est la vie. Sans papiers, on ne vit pas. On n'est rien. On n'existe pas. Nous sommes passés maîtres dans l'art de fabriquer, de convertir et de brûler des papiers. Voulez-vous que je vous montre comment cela fonctionne ? Et bien je le ferai, mais succinctement, car je n'ai pas le temps et vous n'avez pas assez d'argent pour payer mes honoraires. Quand un État s'endette, il émet un bout de papier appelé « obligation » (ou « eurobond » quand le titre de dette est émis en devise), sur lequel il promet de rembourser la somme prêtée, augmentée des intérêts, dans mettons dix ans. Au moment de l'émission de l'obligation, on dit que « l'État vend son papier ». En contrepartie il encaisse l'argent prêté par, disons la banque, celle-ci possédant, en échange, l'obligation. À force d'acheter des eurobonds ou des obligations de la banque centrale appelées « certificats de dépôts » qui ne sont que des obligations d'État maquillées, pour alimenter les réserves en devises, les banques se sont retrouvées à court de liquidité et des quantités de papiers inutiles, dont la valeur est en chute. Le terme liquidité est hyper important : en économie, la liquidité, c'est la vie. Les banques veulent aussi de la sécurité dans un système qui s'est longtemps nourri du culte de l'insécurité et l'a poussé au bout du raisonnable. La liquidité revient à détenir les bons papiers au moment où tout menace de s'écrouler et c'est à nous de convertir des bouts de papier adossés à des dépôts bancaires, normativement instables, en des titres prioritaires sur les revenus des actifs dépecés de l'État. C'est dans des moments d'incertitudes comme celui-ci, que nous devons répondre au fonctionnement réel du monde, et aux agendas*

de nos clients, les hommes d'affaires, les financiers et les spéculateurs, et ceux qui se trouvent derrière eux, qui tirent les ficelles, les "fonds vautours" comme on les appelle, et dont les intérêts ne sont pas conformes à l'intérêt général, bien au contraire. Dans un monde de flux de capitaux, d'algorithmes et de chiffres, la loi, même la plus complète, ne peut pas tout réglementer, et il reste toujours des zones d'ombres, des zones de non-droit, qu'on va utiliser pour instaurer le droit, notre droit, celui de la prédation sans limites. Dans notre métier, il n'y a pas de hasards, il y a des catégories, des classifications, il y a ceux qui sont protégés et ceux qui ne le sont pas, ceux qui ont peur et ceux qui n'ont pas peur, ceux qui vont tirer leur épingle du jeu et ceux qui vont sombrer. Finalement nous participons à notre manière à un incroyable jeu de société, par exemple, quand tout va bien, nous accompagnons nos clients pour acheter des assurances, des Credit Default Swap ou CDS sur des eurobonds libanais, qu'ils ne possèdent même pas, et, ensuite, quand les anticipations de l'effondrement du pays se font de plus en plus pressantes, le prix des CDS monte en flèche tandis que celui des eurobonds dégringole ! Et là, bingo ! Le jackpot. Ils vendent les CDS et ramassent les eurobonds, mais aux conditions que nous imposons au pays en crise. Et ce n'est pas fini, on ne se contente pas de réaliser des honoraires faramineux et des fortunes colossales pour nos clients, on utilise notre droit et les accords internationaux pour attaquer le pays en crise devant nos tribunaux et poursuivre les gouvernements pour leur faire payer les pots cassés. Pendant ce temps, les peuples, eux, n'ont pas une telle protection et - à travers des politiques d'austérité sévère - ils sont privés de leurs droits sociaux fondamentaux et doivent trimer à deux tout le reste de leur vie pour payer nos dettes.

Scène 2

L'ESPOIR

Ils ne cessent de me dire : « *Tu es trop déprimant, tu n'as pas le droit. C'est ton devoir de nous donner de l'espoir.* »

Mais je ne veux pas vous donner de l'espoir. Je ne veux pas propager l'espoir. Je ne veux pas que vous soyez plein d'espoir. Et vous ne voulez pas de mon espoir. Les politiciens vous gavent d'espoir avant de vous détrousser. Je veux que vous paniquiez. Je veux que chaque jour vous ayez peur comme moi. En fait, je n'ai pas peur de l'effondrement, j'ai peur de ce qui vient après.

Acte XVI

Scène 1

UN RÊVE DE VOYAGE

Là-bas, dans le grand hall du terminal de l'Aéroport International de Beyrouth, un jeune homme avance lentement, plein d'espoir et d'enthousiasme, dans une longue file vers la destination où il veut faire sa vie.

Je me trouve dans le grand hall du terminal de l'Aéroport International de Beyrouth. J'attends patiemment dans une longue file chaotique qui mène à l'autre côté, comme à la sortie d'un grand camp de concentration.

Je suis au milieu, parmi des gens que je connais ou d'illustres inconnus, certains sont plus âgés que moi, d'autres moins, certains diplômés, d'autres peu ou pas du tout qualifiés. Certains ont perdu leur emploi, d'autres n'en ont jamais eu. Sur l'autre bord de la frontière, après le dernier contrôle d'identité, s'étend le rêve de tout Libanais : partir.

Tout en bas de la file se trouvent des jeunes, libanais comme moi en majorité, pauvres ou riches, munis pour la plupart d'un diplôme universitaire. Regarder derrière moi me fait peur ; ils sont si nombreux à me suivre. Je ne leur en veux pas de vouloir partir, mais je sens qu'ils ne veulent plus revenir et ça me fait mal. Certains partent trop tôt, d'autres trop tard, l'important c'est de se sentir vivant tant qu'on

est encore en vie. J'ai attendu longtemps, travaillé dur, et, devant moi, la file bouge à peine. Je mérite d'avancer un peu plus vite. Je prends mon mal en patience, mais je suis inquiet. Ce qui est inquiétant c'est quand ils me disent de ne pas m'inquiéter. On va s'en sortir me disent-ils. Ils vont s'en sortir, c'est sûr, mais pas moi. Mes pensées sont tournées vers ceux qui me précèdent, et surtout vers ceux qui sont déjà de l'autre côté.

Le rêve libanais est un rêve de voyage, l'espoir d'avoir de l'espoir. Je veux partir pour partir. Pour aller voir ailleurs. Pour changer de côté. Pour voir l'horizon, parce que l'horizon c'est finalement moi-même. Je regarde le ciel. Je regarde les autres. J'ai un emploi, mais je suis sous-payé. Certains sont sans salaire depuis longtemps, la plupart sont au chômage. En sortant, je m'en sortirai mieux que les autres. C'est un rêve plus grand que l'argent. Pour des salaires de misère, j'ai cumulé des emplois de forçat, j'ai enduré les licenciements, les humiliations, l'exposition à la pollution, aux déchets et aux produits toxiques. J'ai tenu bon dans l'épreuve du feu. Le rêve de partir n'est qu'une manière de prouver ce que je suis vraiment.

Il fait de plus en plus chaud, ça pue de partout, et la file n'avance toujours pas. On dirait même qu'elle recule. Si vous ne faites rien, ne venez pas vous plaindre que tout va mal. J'ai l'impression de brûler à petit feu. Je ne produis rien. Tout ce qui se produit se produit en dehors de moi, pour ainsi dire, sans moi. Je consomme, je pollue et je m'endette. En fait, mes revenus ne couvrent pas le quart de mes dépenses et je ne suis pas capable d'acheter une

maison ni de fonder une famille. Mes copains connaissent tous le même sort. La plupart ne se donnent même plus la peine de chercher un emploi décent, parce qu'ils se disent que c'est un rêve inaccessible pour des gars comme eux.

Je me suis accommodé de cette situation, car je ne suis pas du genre à me plaindre. Tout compte fait, j'ai de la chance. J'ai au moins le choix de partir. D'autres n'ont même pas le luxe d'en rêver. J'aimerais aider davantage ma famille. Je veux qu'elle soit fière de ma réussite, reconnaissante pour ma générosité. Mais la file n'avance toujours pas. Après tant d'acharnement, tant de sacrifices, je commence à me sentir piégé.

Regardez ! Devant moi, des tricheurs se faufilent. Je suis les règles ; eux, non. Pendant qu'ils progressent, j'ai l'impression de perdre du terrain. Comment osent-ils ? Qui sont-ils ? Certains sont pistonnés d'autres sont les enfants de politiciens, de juges, de militaires ou de fonctionnaires haut placés. Grâce aux largesses du gouvernement, ils disposent d'un accès privilégié aux universités, à l'apprentissage, à l'emploi, aux aides sociales, aux services publics. Je ne garde rien de mon travail. Ils prennent tout. Le pays leur appartient. Je me sens étranger dans mon propre pays.

Les femmes, encore un groupe qui me passe devant impunément. Elles foncent au milieu de la file comme si elles étaient à bord de leurs 4x4. Ce sont les épouses des gens importants. Elles réclament le même traitement privilégié que leurs maris, un militaire pour leur frayer un

chemin parmi la masse immobile et un autre pour porter leurs valises, égalité oblige.

Et que dire des fonctionnaires, recrutés pour la plupart parmi la clientèle des politiciens ? D'après ce que j'en sais, ils sont grassement payés en échange de peu de services en retour. Puis, leurs salaires ont été encore revus à la hausse avec la garantie d'une position à vie et la perspective d'une retraite fastueuse. Et qu'importe si le déficit se creuse, il y aura toujours des magouilles financières à façonner pour donner l'illusion que tout va bien.

Les réfugiés ? Deux millions de Syriens ont fui la guerre et le chaos pour se réfugier chez moi. Ceux que je croise dans la file vont être accueillis en Norvège. Le Liban est pour eux un pays de transit, et non pas d'implantation. Je les envie, c'est leur ultime voyage. Ceux qui restent au Liban font la concurrence à la main-d'œuvre libanaise en cassant les prix. Mais la rumeur prétend que s'ils retournent chez eux tout risque de s'effondrer chez nous. Il est des jours où il me semble être moi-même un réfugié.

Des tricheurs, des femmes, des immigrés, des réfugiés, des fonctionnaires : où cela s'arrêtera-t-il ? Mon argent, mon énergie et mon temps s'écoulent d'une passoire perforée qui échappe à mon contrôle et à mon approbation. Même les mouettes se moquent de moi en battant de leurs ailes enduites de mazout et leurs cris de l'autre côté de la frontière. Elles empêchent les avions de décoller et on les canarde. Les canailles ne trouvent de sens à leur existence minable que dans la violence contre les animaux ou contre

la nature. Pourtant les mouettes meurent lentement, elles aussi, en mangeant du poisson contaminé et en ingurgitant du plastique. C'est pourquoi les mouettes me devancent dans la file, elles aussi. Pourtant, ce sont juste des oiseaux !

Fonctionnaires, politiciens, tricheurs, femmes, immigrés, réfugiés, mouettes, tout le monde me passe sous le nez. Mais ce sont des gens comme moi qui permettent au pays de résister, à la livre de ne pas sombrer, aux banques de s'enrichir et aux bandits de se faire réélire, et qui font la grandeur du pays. Autant l'avouer, les resquilleurs m'exaspèrent. Les règles du jeu sont faites pour eux. Je bafoue les normes et ils ne me portent pas dans leur cœur.

À partir de là, je deviens défiant. Si tous ces gens se permettent de me bousculer dans la file, c'est que quelqu'un d'important les a ligués contre moi. Qui ? Ce n'est pas un homme, mais un système. Une sorte d'algorithme qui veille à ce que je reste à ma place et que les autres avancent.

Je me sens trahi. Mes défenses sont à présent bien activées. J'ai enfin franchi la première file pour aboutir à une deuxième file encore plus chaotique que la première. J'emporte une petite valise. Devant moi, des immigrées srilankaises, philippines ou éthiopiennes essaient d'enregistrer d'énormes valises. C'est toute leur vie qui se trouve dans ces valises. Ma vie à moi ne tient qu'à un petit fil, un rêve de partir. Mais voilà que le système informatique disjoncte et la machine à enregistrer les passagers se met hors service. Dans ma tête, je suis déjà ailleurs, mais en réalité je suis plongé dans un cauchemar qui dépasse

toutes les bornes comme 90 % des Libanais.

Pour la population "du bas", soit neuf Libanais sur dix, la machine à rêves installée du côté invisible de la frontière ne fonctionne plus, mise hors service par la dégénérescence généralisée, la bureaucratie, le clientélisme, le favoritisme et les conflits d'intérêts. Il faut gaspiller pour maintenir la paix civile et la valeur de la livre libanaise. La panne de la machine à rêves remonte à très loin, aussi loin que je peux m'en souvenir, quand la corruption est venue à bout de la prospérité promise et de notre patience.

Scène 2

RIEN DE TOUT

Que restera-t-il de tout ça ? Dans un an, dans dix ans ou dans cinquante ans.

Que restera-t-il ? La réponse est déjà connue : rien de tout.
UN ÉNORME GÂCHIS.

On restera assis à la même place, mais dans un environnement dégradé.

La seule direction c'est la régression.

Régression sociale, culturelle, professionnelle, régression de nos relations de couple ;

Au point d'arriver au point de non-retour ;

Où vivre ensemble, mais séparés n'est plus supportable ;

Où vivre séparés, mais ensemble n'est plus possible ;

Où vivre c'est simplement survivre ;

C'est l'hypocrisie à tous les étages.

Le mensonge partout.

Chacun sa vie, mais en silence.

Sans faire de bruit...

Scène 3

Comment ça va finir.

Plus vite qu'on ne pouvait l'imaginer.

Comment tout s'accélère d'un coup.

Peuple debout ou peuple couché.

Cela dépend.

Ça peut aller de tous les côtés.

Du jour au lendemain.

Plus rien comme avant.

Baisser de rideau

Le projecteur est braqué sur l'acteur debout au milieu du plateau et les mots lui reviennent.

« J'ai commencé par Hamlet. J'aimerais finir par lui : ne soyez pas non plus trop apprivoisé ; mais que votre propre discernement soit votre guide ! Mettez l'action d'accord avec la parole, la parole d'accord avec l'action, en vous appliquant spécialement à ne jamais violer la nature ; montrer à la vertu ses propres traits, à l'infamie sa propre image, et au temps même sa forme et ses traits dans la personnification du passé. Ne devenez pas une abominable contrefaçon de l'humanité. »

TO BE CONTINUED

WORK IN PROGRESS

La crise avant la crise

Dans un contexte économique angoissant et un pays qui émet tous les signaux précurseurs d'un effondrement imminent, Adib Tohme se penche, à travers son ouvrage, au chevet d'un Liban moribond transformé, pour l'usage de l'écriture, en une scène de théâtre. Dramatique s'entend. On y découvre le parallélisme entre une crise de couple et celle d'un pays, toutes deux étroitement liées. L'auteur y soulève des interrogations vitales à l'heure où la panique s'installe et que le pays vit des moments lourds de questionnements. Est-il encore permis d'espérer ? Allons-nous vers une condamnation sans appel ? C'est en lisant cet ouvrage nécessaire et courageux, doté d'un mode d'emploi spécifique (un anxiolytique à portée de main s'impose !), que vous trouverez les réponses. Ces dernières se cachent à la fois dans et entre les lignes d'un opus atypique dont l'accès est simple à ceux qui auront le courage d'ôter leurs œillères, et de regarder la vérité en face sans ciller.



Adib Y Tohme

Diplômé de Harvard Law School, Adib Y Tohme est avocat d'affaires à New York et Beyrouth, conférencier, économiste, enseignant et écrivain. Depuis 2019, Il vit entre Dubaï, Beyrouth, Paris, New York et Athènes et consacre une grande partie de son temps à la littérature : roman, théâtre et poésie.

Prix : 13 \$ - 12 €
ISBN 978-9953-986-24-1

